

**SEANCES DU MARDI 26 JUILLET 1988**  
**VERGADERINGEN VAN DINSDAG 26 JULI 1988**

**ASSEMBLEE**  
**PLENAIRE VERGADERING**

**SEANCE DE L'APRES-MIDI**  
**NAMIDDAGVERGADERING**

**SOMMAIRE:**

**CONGES:**

Page 1132.

**MESSAGE:**

Page 1132.

Chambre des représentants.

**COMMUNICATION:**

Page 1132.

Société nationale du logement.

**COUR DE CASSATION:**

Page 1132.

**PROJET DE LOI (Discussion):**

Projet de loi portant modification pour certaines communes, de la loi communale, de la loi électorale communale, de la loi organique des centres publics d'aide sociale, de la loi provinciale, du Code électoral, de la loi organique des élections provinciales et de la loi organisant l'élection simultanée pour les Chambres législatives et les conseils provinciaux.

Discussion générale (Reprise). — *Orateurs*: M. le baron Clerdent, MM. Dillen, De Beul, Vandenhaute, Aerts, Bock, Dehousse, Didden, Duquesne, Luyten, Mme Aelvoet, M. Decléty, p. 1133.

Ann. parl. Sénat — Session extraordinaire 1988  
Parlem. Hand. Senaat — Buitengewone zitting 1988

**INHOUDSOPGAVE:**

**VERLOF:**

Bladzijde 1132.

**BOODSCHAP:**

Bladzijde 1132.

Kamer van volksvertegenwoordigers.

**MEDEDELING:**

Bladzijde 1132.

Nationale maatschappij voor de huisvesting.

**HOF VAN CASSATIE:**

Bladzijde 1132.

**ONTWERP VAN WET (Beraadslaging):**

Ontwerp van wet houdende wijziging, voor bepaalde gemeenten, van de gemeentewet, de gemeentekieswet, de organieke wet betreffende de openbare centra voor maatschappelijk welzijn, de provinciewet, het Kieswetboek, de wet tot regeling van de provincieraadsverkiezingen en de wet tot regeling van de gelijktijdige parlements- en provincieraadsverkiezingen.

Algemene beraadslaging (Hervatting). — *Sprekers*: baron Clerdent, de heren Dillen, De Beul, Vandenhaute, Aerts, Bock, Dehousse, Didden, Duquesne, Luyten, mevrouw Aelvoet, de heer Decléty, blz. 1133.

## PROPOSITION DE LOI (Dépôt):

Page 1156.

**M. Petitjean.** — Proposition de loi étendant l'octroi de la médaille commémorative des opérations humanitaires armées.

## VOORSTEL VAN WET (Indiening):

Bladzijde 1156.

**De heer Petitjean.** — Voorstel van wet tot toekenning van de herinneringsmedaille voor gewapende humanitaire operaties.

PRESIDENCE DE M. KELCHTERMANS, PRESIDENT  
VOORZITTERSCHAP VAN DE HEER KELCHTERMANS, VOORZITTER

**MM. Bock et Vannieuwenhuyze**, secrétaires, prennent place au bureau.  
**De heren Bock en Vannieuwenhuyze**, secretarissen, nemen plaats aan het bureau.

Le procès-verbal de la dernière séance est déposé sur le bureau.  
De notulen van de jongste vergadering worden ter tafel gelegd.

La séance est ouverte à 14 h 35 m.  
De vergadering wordt geopend te 14 h 35 m.

## CONGES — VERLOF

**MM. Van Aperen et Vandekerckhove**, pour des devoirs administratifs; **Taminiaux**, pour des raisons familiales, et **Meyntjens et Sprockeels**, pour raison de santé, demandent d'excuser leur absence à la réunion de ce jour.

Afwezig met bericht van verhindering: de heren Van Aperen en Vandekerckhove, wegens ambtsplichten; **Taminiaux**, wegens familieaangelegenheden, en **Meyntjens en Sprockeels**, om gezondheidsredenen.

— Pris pour information.

Voor kennisgeving aangenomen.

## MESSAGE — BOODSCHAP

**M. le Président.** — Par message du 25 juillet 1988, la Chambre des représentants fait connaître qu'elle a adopté, tel qu'il lui a été transmis par le Sénat, le projet de loi portant des mesures urgentes en matière d'enseignement.

Bij boodschap van 25 juli 1988 deelt de Kamer van volksvertegenwoordigers mede dat zij heeft aangenomen, zoals het haar door de Senaat werd overgezonden, het ontwerp van wet houdende dringende maatregelen ter zake van onderwijs.

— Pris pour notification.

Voor kennisgeving aangenomen.

## COMMUNICATION

*Société nationale du logement*

## MEDEDELING

*Nationale Maatschappij voor de huisvesting*

**M. le Président.** — En exécution de l'article 35 de l'arrêté royal du 10 décembre 1970 portant le Code du logement,

confirmé par la loi du 2 juillet 1971, le ministre des Finances transmet au Sénat, pour être déposés sur le bureau, le bilan de la Société nationale du logement et le rapport du conseil d'administration faisant connaître la situation des affaires pour l'exercice 1987.

Overeenkomstig artikel 35 van het koninklijk besluit van 10 december 1970 houdende de Huisvestingscode, bekrachtigd door de wet van 2 juli 1971, zendt de minister van Financiën aan de Senaat, om op het bureau te worden gelegd, de balans van de Nationale Maatschappij voor de huisvesting alsmede het verslag van de raad van beheer, waaruit de stand der zaken blijkt voor het boekjaar 1987.

— Il est donné acte de cette communication au ministre des Finances.

Van deze mededeling wordt aan de minister van Financiën akte gegeven.

## COUR DE CASSATION — HOF VAN CASSATIE

**M. le Président.** — Vous vous souviendrez qu'en date du 23 juin dernier, le Sénat a décidé de remettre à une date ultérieure, la présentation de deux candidats à la place de conseiller à la Cour de cassation, qui était devenue vacante à la suite du départ de M. le conseiller Helvetius.

U zal zich herinneren dat de Senaat op 23 juni jl. besloten heeft de voordracht van twee kandidaten voor het ambt van raadsheer in het Hof van cassatie dat opengevallen was ingevolge het vertrek van raadsheer Helvetius, tot een latere datum uit te stellen.

Je vous propose à présent de procéder à cette présentation — ceci en dérogation de l'article 65bis, alinéa premier, de notre règlement — au cours de notre séance du jeudi 4 août prochain, à 15 heures.

Ik stel u thans voor tot die voordracht over te gaan — zulks met afwijking van artikel 65bis, eerste lid van ons reglement — tijdens onze vergadering van donderdag 4 augustus aanstaande te 15 uur.

Pas d'opposition ?

Geen bezwaar ?

Il en sera donc ainsi.

Dan is aldus besloten.

PROJET DE LOI PORTANT MODIFICATION POUR CERTAINES COMMUNES, DE LA LOI COMMUNALE, DE LA LOI ELECTORALE COMMUNALE, DE LA LOI ORGANIQUE DES CENTRES PUBLICS D'AIDE SOCIALE, DE LA LOI PROVINCIALE, DU CODE ELECTORAL, DE LA LOI ORGANIQUE DES ELECTIONS PROVINCIALES ET DE LA LOI ORGANISANT L'ELECTION SIMULTANEE POUR LES CHAMBRES LEGISLATIVES ET LES CONSEILS PROVINCIAUX

*Reprise de la discussion générale*

ONTWERP VAN WET HOUDENDE WIJZIGING, VOOR BEPAALDE GEMEENTEN, VAN DE GEMEENTEWET, DE GEMEENTEKIESWET, DE ORGANIEKE WET BETREFFENDE DE OPENBARE CENTRA VOOR MAATSCHAPPELIJK WELZIJN, DE PROVINCIEWET, HET KIESWETBOEK, DE WET TOT REGELING VAN DE PROVINCIERAADSVERKIEZINGEN EN DE WET TOT REGELING VAN DE GELIJKTIDIGE PARLEMENTS- EN PROVINCIERAADSVERKIEZINGEN

*Hervatting van de algemene beraadslaging*

**M. le Président.** — Nous reprenons la discussion générale du projet de loi portant modification pour certaines communes, de la loi communale, de la loi électorale communale, de la loi organique des centres publics d'aide sociale, de la loi provinciale, du Code électoral, de la loi organique des élections provinciales et de la loi organisant l'élection simultanée pour les Chambres législatives et les conseils provinciaux.

Wij hervatten de algemene beraadslaging over het ontwerp van wet houdende wijziging, voor bepaalde gemeenten, van de gemeentewet, de gemeentekieswet, de organieke wet betreffende de openbare centra voor maatschappelijk welzijn, de provinciewet, het Kieswetboek, de wet tot regeling van de provincieraadsverkiezingen en de wet tot regeling van de gelijktijdige parlements- en provincieraadsverkiezingen.

Je vous propose de clore la liste des orateurs.

Ik stel voor de lijst van de sprekers te sluiten. (*Instemming.*)

La parole est au baron Clerdent.

**M. le baron Clerdent.** — Monsieur le Président, chers collègues, le projet de loi qui nous est soumis est placé sous le signe de la pacification à laquelle doivent contribuer les mesures examinées ici. Singulier optimisme que celui du gouvernement dont la politique a obtenu un résultat immédiat qui aurait dû l'inciter à plus de modestie et de prudence: la révolte des Cominois. Et celle-ci n'est qu'un élément de l'affrontement communautaire qui ira croissant dans la logique même des mesures envisagées: flandrisation définitive des Fourons et des communes périphériques, durcissement de la frontière linguistique et tout cela, dans le mépris des traditions les plus chères à nos populations: l'autonomie communale et la liberté individuelle.

Le problème de Comines mérite quelques mots. Pour le Conseil d'Etat, le parallélisme avec Fourons est fictif et on leur a suscité un faux frère jumeau. Mais cette habileté ne résout rien, parce qu'elle est d'abord une injustice et, si le projet du gouvernement est adopté, elle le restera, nouvel abcès communautaire dans un pays qui n'en connaît que trop. Les mauvais procédés ont la vie dure puisque, déjà en 1962, c'est le parallélisme entre les deux extrémités de la frontière linguistique qui a servi d'alibi politique au transfert des Fourons dans le Limbourg.

Or, de parallélisme, il n'y en eut jamais, pas plus alors qu'aujourd'hui, car le transfert de Mouscron-Comines au Hainaut, contrairement à celui des Fourons, allait de soi: 80 p.c. des 44 500 habitants de Mouscron-Comines ayant déclaré, lors du recensement de 1947, parler uniquement ou le plus fréquemment le français, ils étaient tout naturellement destinés à la Wallonie dans laquelle ils se sont intégrés sans heurt. Et aujourd'hui, le gouvernement oublie tout spécialement que, sur la base de ce même recensement, Comines, avec plus de 85 p.c. d'habitants ayant déclaré se servir le plus fréquemment du français, est la commune la plus francophone de l'arrondissement. C'est précisément cette commune qui connaît — et a toujours connu — la paix linguistique et la paix tout court que le gouvernement sacrifie à sa pacification en lui imposant un mode d'élection communale, un type de gestion communale et une tutelle aussi absurdes qu'exorbitants.

Rien de tout cela ne réussit à dissimuler le problème capital: celui des Fourons. C'est par le droit du sol et par la langue parlée qu'on a prétendu expliquer que, malgré la volonté de la majorité de la population, ceux-ci devaient être enlevés à la Région wallonne pour faire partie de la Région flamande.

Or, pas plus hier qu'aujourd'hui, les Fourons n'ont appartenu à la Flandre avec laquelle ils n'ont jamais eu, et n'ont toujours pas, de frontière commune. Sous l'ancien régime et depuis les temps féodaux, les Fourons n'ont jamais relevé de l'ancien Comté de Looz, ancêtre historique de l'actuelle province du Limbourg dont ils étaient séparés, comme aujourd'hui, par la Meuse. Quant à la langue parlée, ce n'est pas le néerlandais, mais un dialecte appelé *plattdeutsch*, également utilisé à Eupen et dans la région d'Aix-la-Chapelle. Son foyer est situé sur le Rhin, vers Cologne et Düsseldorf, et ses ondes viennent mourir dans la vallée de la Meuse, là où le français touche les limites de son aire d'expansion.

C'est donc par une fausse assimilation qu'on justifie l'annexion des Fourons à la Flandre, au nom d'une communauté de langue qui a été étendue jusqu'à la région d'Eupen par l'Académie royale flamande. En 1920, celle-ci a tenté à plusieurs reprises d'attirer l'attention du gouvernement sur l'importance de la sauvegarde et de la protection du néerlandais dans l'ancien arrondissement d'Eupen. Ces tentatives se sont exprimées notamment par un rapport détaillé, rédigé sous forme de lettre adressée au Premier ministre, le 21 décembre 1920; cette lettre ne reçut jamais de réponse.

Les cantons de l'Est, objet de ces tractations avortées, ont quand même gardé leur identité culturelle, parlant, outre le *plattdeutsch*, l'allemand et souvent le français, continuant à vivre tranquilles et prospères en Belgique, et plus particulièrement dans la Région wallonne à laquelle l'exposé des motifs du projet de loi reconnaît explicitement qu'ils appartiennent. La Région wallonne les respecte et les considère avec une égale estime et une égale sympathie. Elle porte la même estime et la même sympathie aux Fourons, qui parlent aussi le *plattdeutsch*, et dont la place naturelle est en Wallonie. Pour réussir en son propre sein cette coopération fructueuse, la Wallonie n'a pas à se forcer, étant accueillante par nature parce que profondément imprégnée d'un humanisme tolérant, issu d'une civilisation millénaire.

D'ailleurs, la volonté exprimée par la majorité de la population fouronnaise lors de la consultation organisée par le conseil provincial de Liège, conformément aux articles 83 et 84 de la loi provinciale, dans le cadre de sa session ordinaire de 1962, était claire: 63 p.c. de l'ensemble de la population des six communes votèrent pour leur maintien dans la province de Liège. Mais rien n'y fit, et le journaliste flamand Guido Fonteyn explique très clairement dans son livre *Fourons, une histoire Happart*, comment s'acheva ce pénible et peu exemplaire chapitre de notre vie parlementaire: «La décision finale fut arrachée par la rue et, cette fois, dans le camp flamand. Une deuxième marche flamande sur Bruxelles avait été annoncée pour le 14 octobre 1962. Les politiciens unitaristes commençaient à comprendre que la formation de deux blocs radicalement opposés — en Flandre et en Wallonie — pouvait menacer l'existence même du pays. Cinq jours avant la marche sur Bruxelles, la majorité approuva l'ensemble de la législation linguistique, y

compris le transfert des Fourons au Limbourg. L'opinion flamande avait triomphé.»

C'est effectivement ce qu'ont exprimé les votes, car c'est finalement par une majorité flamande que la loi fixant la frontière linguistique fut adoptée: à la Chambre, 130 oui, 56 non, 12 abstentions; au Sénat, 91 oui, 56 non, 14 abstentions. L'analyse des votes négatifs montre bien que les Fourons furent arrachés à la Wallonie contre sa volonté. Sur 69 députés wallons, les deux tiers votèrent contre la loi: 45 non, 20 oui, 4 abstentions. Au Sénat, le résultat fut encore plus évident. Sur 54 sénateurs wallons, les quatre cinquièmes votèrent contre la loi: 41 contre, 6 pour, 7 s'abstinrent.

Tous ces faits, brièvement rappelés, fondent la légitimité de la protestation des Fouronnais. Car autant on peut être assuré que tous les Belges souhaitent la pacification communautaire, autant il faut se réjouir que la frontière linguistique y ait déjà contribué partout où elle a été négociée et équitablement fixée, autant le dossier des Fourons est absolument différent. Comment peut-on y parler de pacification alors qu'un projet de loi ignorant la majorité francophone vient aggraver encore, en la figeant durement, une situation, en soi, injuste et inacceptable depuis vingt-cinq ans?

Dans un raccourci vigoureux qui trahit sa source, l'exposé des motifs du projet de loi à l'examen invoque «la frontière linguistique fixée à l'article 3bis de la Constitution». C'est confondre la cause et l'un de ses effets car nombreux sont les articles de la Constitution, nés de la révision de 1970, qui découlent de la fixation de la frontière linguistique par la loi du 8 novembre 1962. C'est le cas notamment de l'article 3bis. Mais cette confusion est significative et c'est pourquoi je la relève. Elle intègre, en effet, deux notions distinctes en une seule, authentifiée par le Conseil d'Etat et devenue, par la grâce de ses conseillers flamands, la pierre angulaire de tout notre droit communautaire qui engendre, par la force des choses, une certaine conception de l'Etat et du fonctionnement des pouvoirs.

En donnant même valeur à la frontière linguistique et aux Régions linguistiques — Bruxelles-Capitale n'étant considéré que comme un accident historique destiné à disparaître bientôt — le Conseil d'Etat adopte une conception nettement dualiste: d'une part, la terre flamande et la langue flamande, d'autre part, la terre wallonne et la langue française; d'une part, le peuple flamand et la Flandre, d'autre part, le peuple wallon et la Wallonie.

Mais ces concepts, dont les origines sont parfois grevées d'un lourd passé, sont perçus différemment de part et d'autre de la frontière linguistique. Ils ne signifient rien pour la mentalité wallonne; il n'empêche qu'ils font la loi car c'est effectivement l'interprétation des membres flamands du Conseil d'Etat que le gouvernement adopte à l'encontre de celle des conseillers francophones, tout aussi respectable, et malgré la Cour d'arbitrage. Référence d'autant plus singulière que c'est à celle-ci — et non au Conseil d'Etat — que le nouvel article 107ter de la Constitution, récemment adopté par le Parlement, confie le contrôle de la conformité des lois et décrets aux articles 6, 6bis et 17 de la Constitution.

Dans un état démocratique, fondé sur le respect de la liberté et de l'égalité des droits des citoyens, il est essentiel qu'aucun organe du pouvoir juridictionnel n'échappe au respect de la Constitution et ce n'est porter atteinte au prestige d'aucun que de veiller à ce que tous assurent la sauvegarde de notre Etat de droit. Mais comment pourrait-il encore y avoir un Etat de droit, là où les interprétations d'un même texte divergent fondamentalement selon l'appartenance communautaire des conseillers?

Ainsi en va-t-il de l'interprétation de l'article 3bis dont les membres flamands du Conseil d'Etat tirent des conséquences largement développées dans le récent avis au gouvernement. En voici quelques-unes. Premier principe: «La langue officielle, c'est la langue qui, dans une Région linguistique, est la langue obligatoire de l'administration, même si l'on peut concevoir des facilités. C'est la langue qui doit être utilisée dans cette Région linguistique pour ce qui doit y être réglé ou décidé.» Deuxième principe: «Dire que le collège a l'obligation d'administrer en néerlandais est manifestement un raccourci pour affirmer que

les membres du collège doivent savoir lire, écrire et parler le néerlandais pour qu'ils puissent légalement administrer la commune.»

Conclusion: «Même dans une commune à statut linguistique spécial, les mandataires doivent non seulement utiliser le néerlandais comme langue écrite — la rédaction étant laissée aux soins des fonctionnaires — mais aussi comme langue parlée, ce qui place les fonctionnaires rédacteurs devant le problème du faux en écriture s'ils traduisent en langue écrite ce qui en réalité a été décidé dans une langue parlée autre que la langue obligatoire.»

Une note en bas de page signifie qu'il n'y a pas d'échappatoire: «Le fonctionnaire délégué par les ministres flamands a déclaré que de tels faux en écriture peuvent évidemment donner lieu à poursuites et qu'aucune disposition du projet ne fait obstacle à la recherche des preuves du faux en écriture.»

Cette thèse ferait peser de telles menaces sur le fonctionnement des communes visées, sur la participation démocratique des habitants à la gestion de leur commune, sur la mise en œuvre de certaines garanties que la Constitution promet au citoyen que je dois, à ce point de mon intervention, m'adresser au gouvernement et lui demander s'il épouse la thèse des membres néerlandophones du Conseil d'Etat jusqu'à son ultime aboutissement, thèse qui est contraire à nos traditions juridiques et à notre pratique administrative.

Ceci m'amène à formuler deux remarques. En premier lieu, le collège des bourgmestre et échevins n'est pas le seul pouvoir à pratiquer la décision collégiale qui est courante dans notre droit administratif. Elle est considérée comme l'expression même de la capacité de décider dévolue à ce pouvoir et les personnes physiques, qui le constituent, s'effacent devant lui au moment où il décide. En privilégiant les individus à l'encontre de l'organe, le Conseil d'Etat disloque le pouvoir et rend son exercice légal impossible. En second lieu, il n'est pas exact d'affirmer que constituerait un faux en écriture la délibération en néerlandais issue d'une discussion qui se serait déroulée partiellement en français. D'abord, parce que la discussion et la délibération sont deux choses distinctes et ensuite, parce que le procès-verbal est rédigé nécessairement dans la langue de la Région sans qu'il soit nécessaire de le préciser.

Je demande donc au gouvernement de nous dire s'il avalise la thèse du Conseil d'Etat sur les points que je viens d'évoquer.

Les observations générales adoptées par une autre partie des membres du Conseil d'Etat, toujours dans le même avis, sont bien différentes. Elles se réfèrent explicitement à une décision de la Cour d'arbitrage concernant ce même article 3bis. La Cour s'exprime ainsi dans un arrêt du 26 mars 1986: «Cette disposition a consacré dans la loi fondamentale l'existence de Régions linguistiques unilingues et bilingues. Elle a pour portée de déterminer, en liaison avec l'article 59bis, paragraphe 4, le cadre spatial dans lequel peuvent s'exercer les compétences des Communautés et du législateur national. L'article 3bis de la Constitution comporte également une restriction de la compétence des législateurs en matière d'emploi des langues et constitue ainsi la garantie constitutionnelle de la primauté de la langue de la région unilingue ou du caractère bilingue de la Région. En soi, cet article 3bis n'entraîne toutefois pas de transformation de l'ordonnement juridique; il ne peut se déduire de cet article que celui-ci imposerait directement, par son effet propre, des obligations en matière d'emploi des langues ou une exigence de connaissance linguistique dans le chef des mandataires publics.»

Et les membres francophones du Conseil d'Etat, constatant que «la Cour a estimé devoir donner de l'article 3bis de la Constitution une interprétation sensiblement différente de celle du Conseil d'Etat», de conclure à propos de cette divergence qu'il faut «laisser au législateur, voire peut-être pour des raisons de sécurité juridique, au constituant, le soin de la résoudre».

Une divergence aussi fondamentale ne pouvait qu'entraîner des conséquences capitales: le Conseil d'Etat scelle la flamandisation complète et accélérée des Fourons et des communes périphériques puisque les élus francophones, même là où ils sont majoritaires, ne pourront plus s'exprimer dans leur langue



sous peine de provoquer un faux en écriture. Ce n'est plus seulement le droit qui est bafoué, c'est le bon sens. Or, la thèse respectueuse, celle-ci, des droits des citoyens qu'épouse la Cour d'arbitrage, est totalement justifiée par tout notre droit positif.

L'article 15, paragraphe 1, des lois coordonnées du 18 juillet 1966 sur l'emploi des langues en matière administrative prescrit que dans les services locaux « nul ne peut être nommé ou promu à une fonction ou à un emploi s'il ne connaît la langue de la région ». Ce texte concerne les élus des communes à statut spécial. En effet, reprenant un avis du 7 février 1962 de la section de législation du Conseil d'Etat, le rapport fait au nom de la commission sénatoriale de l'Intérieur et de la Fonction publique au sujet du projet de loi sur l'emploi des langues en matière administrative, qui allait devenir la loi du 2 août 1963, précise que l'expression « fonctions et emplois » doit être interprétée comme désignant les membres du personnel des administrations, « à l'exclusion des bourgmestres, échevins, conseillers communaux, président et membres des commissions d'assistance publique, président et membres d'un conseil de fabrique d'église, président et membres du bureau des marguilliers ».

Lors de la discussion de la loi au Parlement, aucun orateur n'a mis cette interprétation en cause. Le 6 avril 1965, la section néerlandophone de la commission permanente de contrôle linguistique la confirmait : « Si l'article 15, paragraphe 1, de la loi du 2 août 1963 prévoit que nul ne peut être nommé ou promu à une fonction ou à un emploi s'il ne connaît la langue de la région, la loi ne prévoit néanmoins aucun critère en matière de connaissances linguistiques pour la fonction de bourgmestre ayant simultanément un caractère politique et administratif. »

Le bon sens indique — et le Centre Harmel le pensait déjà — que la notion de Région linguistique implique celle d'homogénéité mais, à l'inverse de ce que prétend le Conseil d'Etat, le constituant lui-même a rejeté celle d'exclusivité. En effet, lors de la discussion initiale de l'article 3bis, on prévoyait la détermination de la langue officielle de chaque Région, mais ce texte a été abandonné, et la commission sénatoriale a précisé que « l'homogénéité comme l'autonomie sont caractérisées par le fait que l'on ne peut pas imposer une autre langue que celle de la Région mais qu'on peut l'autoriser ». Pour le constituant, les articles 5bis, 23 et 59bis forment donc un ensemble dont le fondement est l'article 23 qui affirme, de façon lapidaire et en des termes inchangés depuis le décret du 7 février 1831, le principe de la liberté linguistique sauf pour les actes de l'autorité publique et pour les affaires judiciaires.

Non seulement les principes généraux réfutent l'interprétation du Conseil d'Etat mais celle-ci n'a été possible qu'en ignorant les textes formels sur lesquels s'est appuyé le législateur. Car la même commission sénatoriale a rencontré le problème de façon approfondie : « Votre commission a été unanime à estimer que proclamer dans la Constitution la reconnaissance de langues officielles, par région, n'entraîne aucune modification à la situation légale actuelle, telle qu'elle résulte notamment des lois des 30 juillet et 2 août 1963. Celles-ci subsistent : elles pourront être modifiées par des lois adoptées par la majorité des suffrages exprimés dans chacun des groupes linguistiques, sous réserve des matières qui sont attribuées à la compétence des décrets, pour les Régions exclusivement unilingues. Ainsi, l'existence de la langue officielle dans les Régions de langue française ou néerlandaise ne supprime pas les dérogations actuellement reconnues, par exemple, au profit des minorités linguistiques de certaines communes francophones ou néerlandophones de la frontière linguistique; il en est de même des régimes spéciaux prévus par la loi du 30 juillet 1963 sur l'emploi des langues dans l'enseignement au profit de certaines écoles ou des habitants de certaines communes. La commission considère que l'affirmation du principe de la langue officielle n'empêche nullement le législateur de prévoir l'emploi d'une autre langue pour certaines situations particulières mais cela par une loi votée à la double majorité. »

C'est donc à juste titre que le Conseil de la Communauté culturelle néerlandaise a imposé le néerlandais, notamment dans les conseils communaux, par un décret du 6 décembre 1972 et c'est aussi correctement qu'il excluait les conseils communaux des communes visées à l'article 59bis, paragraphe 4, alinéa 3,

de la Constitution. Ce texte concerne les Fourons, d'ailleurs nommément cités dans l'article 8, 10°, des lois coordonnées du 18 juillet 1966 sur l'emploi des langues en matière administrative, les situations légales, issues de cet arsenal juridique ayant été expressément maintenues par les travaux préparatoires de la révision de la Constitution de 1970.

A la déviation du Conseil d'Etat, répondait par avance, en 1973, le procureur général près la Cour de cassation, M. Ganshof van der Meersch, dans sa mercuriale *Réflexions sur l'art de juger et l'exercice de la fonction judiciaire*. Il y rappelait notamment ce principe fondamental : « Arbitre chargé d'autorité, appelé à trancher entre des intérêts contradictoires, le juge n'a pas l'initiative de la règle de droit. Ce n'est pas à lui qu'il appartient de modifier la loi pour l'adapter aux besoins de la société ou au mouvement général des idées. » Tel est le nœud de la question : interpréter la loi pour l'appliquer, modifier la loi sont deux choses bien distinctes qui ne relèvent pas du même pouvoir. Or, au fil du temps, la Chambre néerlandophone du Conseil d'Etat, outrepassant ses prérogatives de la fonction juridictionnelle, s'est érigée progressivement en législateur organisant, au départ notamment de la Constitution révisée en 1970, un système juridique bien différent de celui qu'avait voulu le Parlement. Il faut donc trancher sous peine de réduire rapidement et complètement à néant — ce qui est déjà largement entamé — notre Etat de droit. C'est pourquoi je déposerai un amendement destiné, grâce à une modification de l'organisation du Conseil d'Etat, à assurer l'unité de sa jurisprudence.

Face à cette impasse juridictionnelle et à cet imbroglio juridique, face à une situation ignorante de nos traditions démocratiques, dédaigneuse des droits du citoyen et des garanties que la Constitution lui apporte, que fait le gouvernement ? Il contourne les problèmes, les aggrave et, promettant la paix, institutionnalise la discorde.

Ainsi l'exigence de l'unanimité — baptisée consensus pour satisfaire au jargon à la mode — au collège des bourgmestre et échevins et au bureau permanent des CPAS des communes à facilités, de Comines-Warneron et de Fourons. Cette exigence introduit une distorsion aberrante dans le fonctionnement normal de nos institutions communales et, à ce niveau, de notre système représentatif fondé sur la règle démocratique de la majorité. L'unanimité — et le veto qu'elle autorise — est le mode délibératif des régimes balbutiants et instables. Dans ce pays où nous pouvons, tant en Flandre qu'en Wallonie, nous enorgueillir d'avoir enfanté et élaboré, depuis des siècles et bien avant tant d'autres nations européennes, cette institution fondamentale de notre droit public — la commune — le gouvernement eût été mieux avisé de la respecter plutôt que de la désorganiser sous le couvert fallacieux de contribuer à la coopération entre les différents partis politiques, ainsi qu'il l'explique benoîtement dans son exposé des motifs. On rétorquera que l'unanimité ne concerne que quelques communes, mais qui connaissent des problèmes particuliers. Mais il faut se méfier de l'exception à un principe jusqu'ici intangible; nul ne sait où elle peut mener et, de toute façon, ce n'est pas la coopération qu'elle apportera, mais l'affrontement. Car c'est une bien singulière façon de pacifier les esprits que d'introduire dans un organe collégial une voix qui n'y a pas sa place et dont le rôle le plus évident sera de renforcer la minorité flamande et de veiller au bon usage des langues conformément à l'article 3bis de la Constitution, revu et corrigé par les chambres néerlandophones du Conseil d'Etat.

De tant d'exemples possibles, susceptibles d'étayer mon propos, je n'en retiendrai plus qu'un : cette curieuse modalité de vote accordée aux habitants de Fourons et de Comines-Warneron lors des élections législatives. Pour les membres néerlandophones du Conseil d'Etat, il s'agit d'une violation du secret du vote : « Les autorités en premier lieu, et sans doute aussi de nombreux citoyens, pourraient identifier de manière précise les personnes qui, en émettant leur vote ailleurs, se désolidarisent de la communauté locale et marquent ainsi implicitement leur désaccord ou, à tout le moins, leur mécontentement au sujet de l'organisation et du fonctionnement de l'autorité locale et des règles qui y sont applicables. Cette identification peut donner

lieu à des pressions sociales et la crainte de celles-ci peut dissuader les intéressés de faire usage de ce droit ou les y inciter, selon qu'ils sont habitants de Comines ou de Fourons. Il y a alors soit violation du principe d'égalité, soit atteinte à la liberté. Pour les membres francophones du Conseil d'Etat, «des formules analogues à celles qui ont pu être mises en œuvre à l'occasion des élections européennes pourraient être utilement employées ici.» C'est ce que le groupe libéral demande.

Pour que l'offre faite aux Fouronnais francophones ne soit pas une duperie — que viennent faire les Cominois dans cette galère? —, il est impératif que le vote ait lieu dans la commune, sur des bulletins comprenant deux volets communautaires. C'est seulement à cette condition que sera respecté le protocole additionnel à la Convention de sauvegarde des droits de l'homme et des libertés fondamentales, signé à Paris, approuvé par la loi du 13 mai 1955, et dont l'article 3 porte que : «Les Hautes Parties contractantes s'engagent à organiser, à des intervalles raisonnables, des élections libres au scrutin secret, dans les conditions qui assurent la libre expression de l'opinion du peuple sur le choix du corps législatif.» Il est évident que la formule proposée par le gouvernement ne garantit pas les conditions qui assureront la libre expression des Fouronnais.

C'est pourquoi les libéraux déposeront un amendement inspiré du projet de loi 1064 portant statut du canton de la Voer, introduit à la Chambre par le gouvernement Eyskens-Cools, le 16 juillet 1971. Ce texte, à la différence du projet de loi que nous examinons, n'avait rien d'un quelconque bricolage. Il prévoyait pour les Fouronnais un véritable statut, fondé sur le libre choix de la langue en matière administrative. C'était consacrer légalement l'originalité des six communes, déjà constatée par le Centre Harmel. Solution sage, tolérante et humaine dont nous sommes bien loin aujourd'hui et qui s'inscrivait réellement — elle — dans une perspective de concorde nationale, celle-ci étant souhaitée par ce gouvernement-là tout entier car — fait exceptionnel dans notre histoire parlementaire — le projet était signé par les vingt-huit ministres et secrétaires d'Etat du gouvernement Eyskens-Cools, parmi lesquels M. Tindemans, notre actuel ministre des Relations extérieures.

Je conclus. Tout démontre donc que la pacification annoncée par le gouvernement est un leurre et que l'organisation, sur la base des textes proposés, d'une Belgique fédérale en est un autre. La révision de la Constitution et les nouvelles lois qui en découleront, assureront la flamandisation des Fourons et des communes périphériques; elles feront de l'affrontement communautaire une réalité quotidienne et omniprésente; elles nous ridiculiseront, un peu plus encore, aux yeux de l'Europe. En définitive, cette réforme, arrachée au pas de charge et au mépris du bon fonctionnement — cependant essentiel en l'occurrence — de nos institutions parlementaires, est plus qu'un leurre; elle est une duperie car, d'emblée, elle réduit à néant, elle rend impossible cet esprit de coopération, cette volonté de vivre en commun dans la convergence des efforts et le respect mutuel, qui sont l'essence même d'un système fédéral. Cette duperie, qui contient tous les germes de l'écèlement, le PRL la rejette avec vigueur. Il ne participera pas à la ruine de ce pays. (*Applaudissements.*)

**De Voorzitter.** — Het woord is aan de heer Dillen.

**De heer Dillen.** — Mijnheer de Voorzitter, ik was eerst niet van zins het woord te nemen in dit debat. Ten eerste werd sedert het aantreden van deze noodlootsregering reeds voldoende harde kritiek geuit. Ten tweede heeft het ook geen zin nog eens in het lang en het breed de vernietigende argumenten aan te halen van Vlaamse journalisten, Vlaamse rechtsgelcerden, Vlaamse vooraantstaanden, Vlaamse cultuurverenigingen. Ten derde moeten we ons geen begoochelingen maken. In dit half-rond overtuigt, overreedt, overhaalt niemand iemand. Ten vierde zou een zoveelste beroep op het Vlaamse geweten van de senatoren van de Vlaamse meerderheidspartijen meer dan naïef zijn. Ten vijfde zijn de gemerkte dobbelstenen toch geworpen. Ten zesde zijn de stemdrukkautomaten toch reeds geprogrammeerd.

Maar dan kwam de 21 juli-boodschap van de Belgische koning en men had toch mogen verwachten dat, sprekend over de staatsvorming en de communautaire twisten, de Belgische koning er oog voor zou hebben gehad dat zes miljoen Vlamingen voor de staatsvorming, voor een deel van hun rechten een prijs moeten betalen. Men had mogen verwachten dat de Belgische koning zou hebben gezegd dat voor die zes miljoen Vlamingen elke prijs, ook de kleinste, onrechtvaardig en onduidbaar was. Dan was de koninklijke boodschap een vorstelijke boodschap geweest. Want ook het wetsontwerp dat ons dezer dagen bezighoudt, betekent een onrechtvaardig en onduidbare prijs welke andermaal van Vlaanderen gevegd wordt. Daarom kan ik zeer kort gaan. Dit wetsontwerp — wat men tegen beter weten in ook bewere op de meerderheids- en regeringsbanken — betekent een vermindering van de taalwet, betekent een beknotten van het Vlaams bestuursrecht in het eigen Vlaams territorium, betekent een voor de toekomst hoogst gevaarlijke aanslag op de homogeniteit van het Vlaamse grondgebied.

Ten slotte spreekt men, ook weer tegen beter weten in, over pacificatie. Niets is minder waar. De verfransingsdruk in Voeren en de Brusselse randgemeenten zal door het van kracht worden van dit ontwerp alleen maar toenemen. Indien er van pacificatie ooit sprake zal zijn, dan zal het de kerkhofrust zijn waarvan opnieuw Vlaams grondgebied het slachtoffer dreigt te worden. En wat Perin ooit erkende, namelijk dat er een geestelijke en culturele genocide op de Vlamingen in Brussel werd gepleegd, dreigt nu door eigen Vlaamse schuld voortgezet te worden in Voeren en de Brusselse randgemeenten.

De uitvinding van het beruchte onweerlegbaar vermoeden is alleen maar het onweerlegbaar bewijs van politieke krankzinnigheid.

**De Voorzitter.** — Het woord is aan de heer De Beul.

**De heer De Beul.** — Mijnheer de Voorzitter, tijdens de vorige twee legislaturen werden de communautaire problemen, met inbegrip van de problemen in bepaalde faciliteitengemeenten, door de regering en de partijen van de toenmalige meerderheid in de koelkast gestopt.

Constructieve voorstellen van de oppositie, zoals de verschillende wetsvoorstellen-Galle, om aan bepaalde wantoestanden op taalgebied een einde te maken, werden van tafel geveegd onder het voorwendsel dat de Raad van State de gelegenheid moest krijgen zijn werk te doen.

Na drie jaar wachten kwam er uiteindelijk een arrest van de Raad van State in de zaak-Happart. Vanaf dat ogenblik begonnen de politieke moeilijkheden en betwistingen rond de uitvoering van het arrest waarbij onze rechtsstaat door carroussels, en andere minder fraaie toestanden heel wat moest verduren. Uiteindelijk struikelde de regering nadat een bepaalde partij de stekker van de koelkast uit de contactdoos had getrokken. De verkiezingen brachten zeer duidelijk de hervorming van België tot een federale Staat op het voorplan. Dit bracht heel wat problemen mee.

De Koning heeft er in zijn toespraak van 21 juli terecht op gewezen dat van oktober tot mei van dit jaar België de langste politieke crisis uit de geschiedenis heeft doorgemaakt. Tijdens deze crisis heeft het staatshoofd, overtuigd van de onafwendbare staatsvorming in federale zin, consequent zijn vertrouwen geschonken aan informateur Jean-Luc Dehaene. De bedoeling was een regering met tweederde meerderheid te vormen ten einde de Grondwet te herzien, onze instellingen en de bevoegdheden ervan aan te passen en ook een vergelijk uit te werken voor de problemen in bepaalde faciliteitengemeenten. Het ontwerp van wet dat wij thans behandelen, is de legitieme uitwerking van dit compromis. Minister Tobback heeft in een recent interview terecht opgemerkt dat er, zoals het bij een goed compromis past, noch aan Vlaamse noch aan Waalse zijde overwinnaars zijn.

Eén verliezer is er nochtans wel en dat is de politieke klasse; de regering en de parlementsleden. Dit wetsontwerp is immers geen schoolvoorbeeld van adequate wetgeving. Het is een eerder ingewikkelde constructie met surrealistische trekjes en met hier

en daar een dubbele bodem. Het brengt in zijn finaliteit niet de pacificatie. Het is slechts een gok in die richting. De doeltreffendheid van dit ontwerp hangt in bijzonder hoge mate af van de *goodwill* van de bestuurders die er het voorwerp van zijn. Het in dit ontwerp uitgewerkte compromis is, na een bijzonder lange onderhandelingsperiode, het enige gebleken waarvoor een tweederde meerderheid kon worden gevonden. Het vormt als dusdanig het sluitstuk voor de totstandkoming van de federale staatshervorming. Dat is ook de hoofdrede waarom wij het hebben onderschreven.

Om de draagwijdte van dit ontwerp goed in te schatten, moeten men er rekening mee houden dat de taalwetgeving formeel niet wordt gewijzigd. Wij hebben dit gisteren nog uitdrukkelijk in een prejudiciële motie bevestigd. Wij moeten ook voor ogen houden dat de bijzondere wet van 8 augustus 1980 wel wordt gewijzigd in die zin dat de uitoefening van de voogdij en van het tuchtrecht wordt overgedragen aan de gewesten.

De filosofie van het in dit wetsontwerp vervatte compromis voor de acht betrokken gemeenten berust op het onderscheid tussen taalkennis en taalgebruik. In de gemeentelijke kieswetgeving wordt de taalkennis als verkiesbaarheidsvoorwaarde vooraf niet opgenomen. In de gemeentewet wordt gebrek aan taalkennis achteraf ook niet als oorzaak van onverenigbaarheid beschouwd. Daartegenover staat wel dat de taalwetgeving onverkort moet worden nageleefd en dat de gemeente moet worden bestuurd in de taal van het taalgebied. De rechtstreeks verkozen mandatarissen in die gemeenten worden dus niet onderworpen aan een taalproef maar zij moeten in hun bestuursdaden wel de taal van het taalgebied gebruiken, op straffe van de sancties bepaald in de taalwetgeving. Voor de burgemeesters, de voorzitters van de OCMW's en hun plaatsvervangers kan een gebrek aan taalkennis wel worden opgeworpen en eventueel bij spoedprocedure door de Raad van State worden getoetst.

Ik wil de aandacht van de vergadering erop vestigen dat de grond van het compromis, de filosofie van dit ontwerp dus bestaat in een *gentlemen's agreement*. Aan de ene kant verklaart de Vlaamse Gemeenschap af te zien van schoolmeesterachtige examens voor de mandatarissen, maar aan de andere kant verbindt de Franstalige Gemeenschap zich ertoe in de uitoefening van het ambt de taal van het ambtsgebied te gebruiken.

Een dergelijk compromis is verdedigbaar, redelijk en eerbaar, op voorwaarde vanzelfsprekend dat men er zich aan houdt.

Voor de betrokken acht gemeenten wordt een gedwongen samenwerking georganiseerd door de verplichting het schepencollege proportioneel samen te stellen. Bovendien moeten de collegebeslissingen bij consensus worden genomen op straffe van verzending naar de gemeenteraad.

Het spreekt vanzelf dat dit compromis staat of valt met de loyale toepassing ervan door de benoemende overheden, de voogdijoverheid en *last but not least*, door de plaatselijk verkozen mandatarissen. Indien de pacificatie niet wordt verwezenlijkt, dreigt in de betrokken acht gemeenten een crisissituatie te ontstaan waarbij schabouwelijke voorbeelden uit een recent verleden onmiddellijk zullen verbleken.

Degenen die dit compromis beschouwen als een vorm van wederzijds huwelijksbedrog zullen er de eerste slachtoffers van zijn. Enkel door een correcte uitvoering, naar de letter en de geest, zal dit compromis voor pacificatie zorgen. Voor de benoemende overheden zal het erop aankomen dat zij enkel tot burgemeester en voorzitter van het OCMW benoemen die personen die door hun verleden hebben bewezen voldoende burgerzin te bezitten om garant te kunnen staan voor de uitvoering van het compromis naar de letter en de geest van de wet.

De voogdijoverheid zal al haar overtuigingskracht en al haar middelen moeten aanwenden om de door het compromis bedoelde pacificatie gestalte te geven.

Een doelgerichte toepassing van de oneigenlijke voogdij zou hierbij wel eens heilzamer kunnen zijn dan de klassieke vernietigings- en goedkeuringsvoogdij. Op de plaatselijke verkozen rust een enorme verantwoordelijkheid. Hun gemeenten zullen voortaan onafscheidelijk deel uitmaken van de Vlaamse Gemeenschap en het Vlaamse Gewest.

Zij zelf behoren tot de Vlaamse Gemeenschap krachtens hun domicilie, wat ook hun huistaal zij. Zij hebben er alle belang bij hun gemeenten te besturen in samenwerking met en in respect voor de gemeenschap waartoe zij rechtens behoren. In de mate waarin zij dit waarmaken, zullen zij meedelen in de Vlaamse welvaart en in de blijken van verdraagzaamheid die het Vlaamse volk eigen zijn. In de mate waarin zij onverhoopt zich zouden desolidariseren van de Vlaamse Gemeenschap, lopen zij het risico gevat te worden door de onverbidelijke wil van de Vlaamse Gemeenschap gerespecteerd te worden door al haar onderdanen. Laten we hopen dat dit compromis werkelijk de verhoopte pacificatie zal brengen, zodat het federalisme dat wij bezig zijn tot stand te brengen, kan leiden naar een vernieuwde samenhang tussen beide gemeenschappen. Wie spreekt van vernieuwde samenhang heeft ook oog en oor voor een welbegrepen solidariteit. Noch het ene, noch het andere kan de Vlaamse Gemeenschap opbrengen als zij op haar eigen grondgebied niet wordt gerespecteerd.

Het separatisme wijzen wij af, niet omdat wij ons ervoor schamen, maar wel omdat wij ervan overtuigd zijn dat onze beide volksgemeenschappen in een hervormd Belgisch staatsbestel het best broederlijk en solidair verenigd samen kunnen leven in het Europa van morgen.

Indien onderhavig compromis evenwel niet de verhoopte pacificatie brengt, indien de Vlamingen op hun eigen territorium verder worden geplaagd, dan kan het separatisme als *regis ultima ratio* niet worden uitgesloten.

Met het goedkeuren van dit compromis engageren wij ons voor de federale staat die het staatshoofd wenst te zien tot stand komen, de samenhang in de hand werkend, en de solidariteit tussen onze gemeenschappen handhavend. Dat echter niemand misbruik make van dit engagement, of er volgen voor deze Staat sombere tijden. (*Applaus.*)

M. le Président. — La parole est à M. Vandenhaute.

M. Vandenhaute. — Monsieur le Président, lors de mon intervention du 16 mai à l'occasion du débat relatif à la déclaration gouvernementale de Martens VIII, je ne vous cachais pas ma très vive inquiétude. Aujourd'hui, celle-ci est toujours plus fondée car, nonobstant les multiples avertissements d'éminents constitutionnalistes et d'une large presse belge, l'actuelle majorité s'est engouffrée dans une révision constitutionnelle éperdue.

Quelques articles de presse parmi d'autres confirment chaque jour cette inquiétude: «Une entreprise dangereuse», «Un coup de force institutionnel», «Un train fou», «Des travaux parlementaires à la hussarde», etc.

Toutes ces réactions ne font que confirmer le malaise ressenti par un grand nombre de nos concitoyens face à une réforme improvisée et bâclée.

Après le débat d'investiture et celui relatif à la Région bruxelloise, nous avons participé aux travaux de la commission spéciale du Sénat portant sur le projet de loi que nous examinons aujourd'hui en séance publique.

Nous avons dû constater une nouvelle fois que ce projet qualifié par ses promoteurs de projet «pacificateur» est une mauvaise farce qui va, dès son application, introduire dans les prochains mois — nous vous donnons rendez-vous — de nouvelles discriminations et de nouveaux foyers de discorde le long de la frontière linguistique.

Au cours des travaux de la commission, le PRL ainsi que d'autres membres de l'opposition ont appuyé, avec insistance, la demande d'audience sollicitée par cinq bourgmestres de la périphérie, qui devaient leur permettre d'exposer leurs inquiétudes, de formuler certains griefs et de faire des propositions raisonnables.

Avec mépris et se référant à de mauvais arguments, le président de la commission a adopté une attitude dure. Suivi par tous ses commissaires francophones et néerlandophones de la majorité gouvernementale, il a refusé cette audition.

Il est aussi apparu clairement qu'au cours de ces travaux en commission, la majorité gouvernementale caporalisée, a traité



avec désinvolture toutes les suggestions constructives, tous les amendements cohérents et raisonnables présentés par le PRL et par l'opposition, sans faire le moindre effort de dialogue pour tenter d'améliorer le projet.

En tant que municipaliste, profondément ulcéré par les mesures qui vont être imposées à des communes où il n'y avait aucun problème, je voudrais, après les excellentes interventions de mes collègues Mme Delruelle et MM. Monfils, Hasquin et Clerdent, limiter mon intervention à quelques axes essentiels de ce projet.

Le gouvernement prétend et continue à prétendre que le projet qui nous est soumis n'a aucune connotation linguistique. J'affirme que c'est faux! En effet, tous les mécanismes compliqués élaborés et consignés dans ce projet, ne l'ont été que pour trouver une «solution» au problème des Fourons, qui, on ne peut le nier, est évidemment un problème linguistique.

Le gouvernement veut ainsi justifier le fait que le vote de ce projet ne requiert pas une majorité des deux tiers, alors que le Conseil d'Etat — je parle évidemment des chambres flamandes — formule précisément un avis tout à fait opposé.

Monsieur le Vice-Premier ministre, quels que soient les arguments évoqués à l'occasion de l'incident survenu dès l'ouverture de ce débat par certains membres de la majorité ainsi que par vous-même, selon lesquels ce projet ne modifierait pas la législation linguistique, j'estime qu'un très profond malaise subsiste.

Ceci me paraît très grave car, par crainte d'avoir de nombreuses défections dans les rangs de la majorité gouvernementale, les francophones de cette même majorité prennent le risque évident que, demain, cette loi puisse être modifiée à la majorité simple, donc une majorité néerlandophone.

L'obsédant problème flamand des Fourons provoque en cascade une série de mesures tout à fait ahurissantes! En effet, si ce projet est voté, il ouvre à l'évidence une première brèche dans l'édifice institué par la loi communale de 1836, que l'on s'accordait à reconnaître comme la base même de notre vie démocratique. C'est donc uniquement en fonction des Fourons que l'on s'obstine à modifier certaines dispositions de cette loi communale.

Je reste convaincu, je l'ai dit en commission, que l'avenir démontrera — les avis du Conseil d'Etat y font déjà allusion — que l'on ne touche pas impunément à une pièce de l'édifice sans en bouleverser la stabilité dans sa globalité.

Par ailleurs, les réformes proposées auront pour effet, sur le plan de l'exercice des règles de tutelle, de créer un inextricable système comportant six types différents de communes :

- Les communes unilingues en Région flamande ou en Région wallonne,
- Les communes bilingues soumises à la tutelle particulière dont on va affubler la sous-région de Bruxelles-capitale, que j'ai déjà qualifiée de Région croupion,
- Les six communes de la périphérie bruxelloise,
- Fourons et Comines-Warneton,
- Les autres communes à facilités de la frontière linguistique, sans oublier les communes germanophones des cantons redimés.

Mais ce qui n'échappe à aucun municipaliste, c'est le fait que cette législation nouvelle sera dans l'avenir un facteur d'insécurité juridique et de procédure sans fin. Nous assistons, par ce projet de loi, à la codification d'un système qui se veut de portée générale et symétrique pour deux communautés, mais qui en réalité a pour seul but de tenter de régler un conflit qu'attisent les extrémistes linguistiques des deux bords dans le vase clos d'une commune de 4 000 habitants transférée en 1963, faut-il aussi le rappeler, contre le vœu de ses habitants, de la province de Liège à la province de Limbourg.

C'est donc pour cette unique raison que l'on s'obstine à bouleverser les règles de fonctionnement d'une série de communes où, pour ne citer que Comines, il n'existe actuellement pas la moindre tension communautaire et que l'on veut globaliser le sort de huit communes en introduisant des distinctions subtiles

quant à l'exercice du pouvoir de tutelle entre Comines-Warneton et Fourons, d'une part, et les six communes de la périphérie bruxelloise, d'autre part, qui elles, seront livrées à la tutelle, sans partage, de la seule Région flamande.

C'est ainsi que les soi-disant garanties données aux francophones n'existent pas et je cite quelques exemples précis. En premier lieu, comme je viens d'en parler, on substitue à la tutelle du gouvernement paritaire celle de la Région flamande; ensuite, le collège des gouverneurs n'interviendra pas dans les cas où il y a violation de la législation linguistique; enfin, en ultime arbitrage, ce seront les chambres flamandes du Conseil d'Etat qui se prononceront sur les recours introduits, etc.

On peut donc se poser la question suivante: pourquoi le PSC a-t-il fait chuter le gouvernement Martens VII sur l'affaire fouronnaise puisque aujourd'hui José Happart est condamné; les frontières linguistiques sont définitivement fixées, avec l'intégration définitive des Fourons et des communes de la périphérie dans la Flandre toute puissante, et que le droit de veto est offert à la minorité flamande?

Cette précipitation extrême s'explique, d'une part, par le fait que le temps de réflexion joue contre cette majorité gouvernementale — il faut donc aller vite, très vite — et, d'autre part, la proximité des élections communales fait que l'on improvise une modification fondamentale des règles essentielles qui régissent l'élection, dans ces communes, de tous les mandataires locaux.

Un exemple parmi d'autres: l'on y prévoit l'élection directe des échevins, alors que dans les autres communes du royaume ceux-ci continueront à être élus indirectement, par l'intermédiaire des membres du conseil communal.

La précipitation est cependant telle que, comme le remarque le Conseil d'Etat, dans son commentaire de l'article 3, il sera dorénavant possible de devenir échevin sans être conseiller communal. Ceci avait même échappé, je pense, aux concepteurs de ce projet byzantin, puisqu'ils ont dû modifier par la suite le texte qui contenait cette anomalie.

Le fait que l'on soumette le fonctionnement des collèges de ces communes à la règle du consensus, avec recours au conseil communal en cas de désaccord d'un des membres du collège, montre à quel point il sera facile de bloquer le fonctionnement normal des institutions communales et d'entretenir à l'envi des tensions perpétuelles afin de s'assurer le relais souhaité dans les médias.

En tant que bourgmestre, je me permets de vous rappeler, et je l'ai déjà dit en commission, qu'en général l'ordre du jour d'un collège peut comporter entre 30 et 150 voire 200 points. S'il n'y a donc pas de consensus, il y aura obligation de convoquer le conseil communal qui se tient, en général, une fois par mois en moyenne, excepté les mois de vacances. Cela signifie qu'on pourra donc avoir non seulement, par mois, un conseil communal utile au bon fonctionnement de la municipalité, mais aussi, s'il n'y a pas consensus au sein du collège, un conseil communal chaque semaine.

Quand on connaît les aspects administratifs, techniques et de gestion que l'on discute au sein d'un collège, où siège un nombre relativement limité de personnes, on peut facilement imaginer les insurmontables difficultés à débattre efficacement de ces mêmes problèmes devant une assemblée de plusieurs dizaines de personnes que comporte, en général, le conseil communal.

Tout cela est insensé, c'est l'évidence même, et c'est pourtant ce à quoi vont être soumises les communes auxquelles nous avons déjà fait allusion.

Les cris d'alarme et les mises en garde pressantes des différents bourgmestres concernés par ces mesures, nous confirment à quel point nous allons rendre ces communes totalement ingouvernables. Je vous donne rendez-vous dans quelques mois, monsieur le Vice-Premier ministre.

Ces bourgmestres ont parfaitement raison quand ils disent: «aucun bourgmestre, aucun échevin, aucun municipaliste n'accepterait le sort qui nous est fait».



Faut-il encore rappeler que les dispositions qui règlent la connaissance des langues par les mandataires de ces communes, se prêteront également à tous les recours possibles ?

Le Conseil d'Etat était déjà submergé de recours introduits, la plupart du temps, par de mauvais perdants aux élections communales. Dans les six mois de la mise en place des collèges, dans ces communes, nous ne doutons pas qu'il lui faudra certainement faire face à de nouvelles séries de recours.

Se divisera-t-il aussi dans ses arrêts ? Quelle sécurité et quelle garantie d'objectivité offre-t-on à ces mandataires communaux ?

Il faut dire que si l'on veut mettre en parallèle le texte qui nous est actuellement soumis et les positions juridiques, adoptées précédemment par les juristes flamands, en ce qui concerne la connaissance de la langue de la Région par les mandataires, l'on constate que ceci est une codification très exacte du point de vue défendu, au grand dam des socialistes et des sociaux-chrétiens, avant les élections du 13 décembre 1987.

C'est en étudiant les conséquences réelles de ce projet qu'on se rend compte à quel point José Happart, et les principes qu'il était sensé défendre selon le Parti socialiste, a été abandonné en rase campagne et désavoué totalement par les ministres francophones de ce gouvernement.

Je pourrais encore poursuivre en examinant les dispositions du projet de loi touchant à l'élection des membres et au fonctionnement des centres publics d'aide sociale. Mes collègues, M. Hasquin notamment, ayant déjà largement abordé ce problème, je constaterai simplement que le fait d'imposer la mise en place d'un bureau permanent pour les CPAS de communes de faible importance, montre encore à quel point le désir de symétrie, puisqu'il s'agit ici d'établir un pendant au niveau du mode de preuve de la méconnaissance éventuelle de la langue de la Région entre les échevins et les membres de ce bureau permanent, transcende les besoins réels d'assurer de manière efficace l'aide sociale, dans ces communes.

Il est évident que l'élection directe des membres des CPAS, dans les communes concernées, compliquera encore leur gestion.

Actuellement, les membres du CPAS sont des émanations de la majorité qui siège au conseil communal et, cependant, il est déjà parfois difficile de concilier les intérêts du CPAS avec ceux de la commune.

Qu'en sera-t-il lorsque la majorité du CPAS pourra être différente de celle qui siègera au conseil communal ?

Nous réintroduisons des amendements pour corriger toutes ces incohérences, toutefois sans grandes illusions de les voir aboutir ! Enfin, abordons une dernière ineptie de ce projet, c'est-à-dire la proportionnelle.

Notre démocratie, à tous les niveaux du pouvoir, est fondée sur un principe très simple. La majorité est au pouvoir et assume la responsabilité de la gestion. L'opposition contrôle et critique. Si une majorité assume mal son rôle, l'alternance prévoit que l'opposition peut, si le suffrage universel en décide ainsi, assumer à son tour la gestion.

Le projet qui nous est soumis prévoit que l'opposition existera au collège échevinal et, en même temps, dans l'opposition.

Je vous laisse juge, monsieur le Président, messieurs les ministres, chers collègues, mais les années qui viennent nous réservent tout, sauf la pacification soi-disant souhaitée.

Malgré tous les conseils et avis autorisés qui vous ont été donnés, la majorité gouvernementale s'obstine dans un rôle dangereux d'apprentis sorciers.

Prenez garde, monsieur le Vice-Premier ministre, que le monstre institutionnel que vous êtes occupé à nous concocter dans la précipitation, ne finisse un jour prochain par dévorer les restes de crédibilité dont disposent encore les hommes politiques belges ainsi que ce qui subsiste de viable et de structuré dans notre cher pays. (*Applaudissements.*)

De Voorzitter. — Het woord is aan de heer Aerts.

De heer Aerts. — Mijnheer de Voorzitter, ik had bij de bespreking van dit ontwerp in de commissievergadering reeds de gelegenheid om te wijzen op het, voor mij althans, storende invoeren van het systeem van het weerlegbaar en onweerlegbaar vermoeden in deze materie.

Ik kom hierop even terug en herhaal dat het systeem eigenlijk overbodig is. Door eenvoudig te bepalen dat ten aanzien van de rechtstreeks verkozenen een onderzoek naar hun taalkennis niet toegelaten is, kan men het vooropgestelde doel evengoed bereiken.

De heer Suykerbuyk noemde zulks in zijn uiteenzetting eenvoudiger en eerlijker. Dit zou de regering de reactie bespaard hebben van eminente juristen, van een groot aantal Vlaamse culturele organisaties, van vooraanstaande Vlamingen. De gewone man, voor wie deze constructie een onbegrijpelijke fictie is, zou een eenvoudig systeem begrijpen. De verwijzing naar de arresten van de Raad van State om het gebruik van dit systeem te motiveren is voor mij niet overtuigend. Sprekend over de rechtstreeks verkozenen stelt de Raad van State in zijn arrest nr. 26944: « Overwegende dat die normale draagwijdte van het niet voldoen aan de vereiste van taalkennis, niet uit zichzelf toepassing vindt op gemeenteraadsleden;

Overwegende dat wat de gemeenteraadsleden wezenlijk onderscheidt van andere overheidspersonen op gemeentelijk vlak, is dat zij rechtstreeks door de bevolking verkozen worden; dat aan dit gegeven een bijzonder gewicht gehecht moet worden daar het behoort tot de fundamentele regelen van de Belgische Staatsorganisatie... » Volgt dan de bekende ontwikkeling over de bijkomende verkiesbaarheidsvoorwaarde.

« Overwegende dat vastgesteld moet worden dat geen enkele wetsbepaling de besproken taalkennisvereiste voor de gemeenteraadsleden tot de grondwettelijk hooggeplaatste waarde van een verkiesbaarheidsvoorwaarde heeft verheven. »

Over de rechtstreeks verkozenen is er dus geen discussie mogelijk; over deze zaak is klaar en duidelijk uitspraak gedaan door dit arrest.

Ten aanzien van de burgemeester, de waarnemende burgemeester, de voorzitter van het OCMW en de waarnemende voorzitter, dient men de arresten van de Raad van State nummers 26943 en 26941 samen te lezen.

In arrest 26943 over het onderzoek van de voorgedragen kandidatuur stelt de Raad van State: « Overwegende dat wanneer een gemeenteraadslid door de meerderheid van de raad wordt voorgedragen om tot burgemeester benoemd te worden, die voordracht in de regel als de voldoende grondslag kan worden beschouwd om daarop steunend de voorgedragen kandidaat voor te stellen voor de benoeming door de Koning; dat die algemeen gevolgde handelwijze niet met zich brengt dat een door een meerderheid van een gemeenteraad voorgedragen gemeenteraadslid door de minister in elk geval voor de burgemeestersbenoeming moet worden voorgesteld; dat de minister de voordracht moet toetsen, niet aan zijn persoonlijke voorkeur, maar aan criteria die gesteund zijn op de vereisten van een goed en efficiënt bestuur van een gemeente. »

In arrest 26941 stelt de Raad van State over de kennis van de bestuurstaal: « Overwegende dat de wetgever van het vermoeden is uitgegaan dat zij die zich in een eentalig gebied kandidaat stellen of laten stellen voor een plaatselijk openbaar mandaat, de bestuurstaal van dat gebied kennen; ... » De Raad van State spreekt niet in eigen naam maar verwijst naar de wetgever die van het vermoeden zou zijn uitgegaan. Het arrest luidt verder: « dat, wanneer het de benoeming van een burgemeester betreft, de benoemende overheid dus niet noodzakelijk moet nagaan of de persoon die zij voornemens is te benoemen, de bestuurstaal van het betrokken gebied kent; dat dit van haar maar verwacht mag worden wanneer zij geconfronteerd wordt met aanwezigingen die voldoende ernstig zijn om eraan te doen twijfelen dat het vermoeden van taalkennis gegrond is ». »

Het vermoeden waarvan sprake in dit arrest is een louter feitelijk vermoeden, tenzij ik mij zou vergissen, en dan zal u wel argumenten aangeven.

In zulke gevallen komt het de « rechter » die kennis krijgt van « aanwijzingen » toe, te oordelen door eigen onderzoek of deze aanwijzingen ernstig zijn. In dit geval is de « rechter » de minister van Binnenlandse Zaken of de Raad van State. Dit is wat gebeurde in het verleden.

In zijn antwoord in de commissie stelt Vice-Eerste minister Dehaene dat het feitelijk en juridisch vermoeden op dezelfde lijn liggen. In de Franse tekst spreekt men ten onrechte van *présomption de fait ou de droit*.

Hij heeft gelijk, maar daarmee heeft hij handig het probleem van het « wettelijk » vermoeden ontweken. In deze arresten vind ik geen gebruik van « weerlegbaar en onweerlegbaar vermoeden ».

Ik meen voldoende te hebben aangetoond dat het gebruik ervan ter zake overbodig is om te beletten dat een onderzoek zou worden ingesteld naar de taalkennis van de rechtstreeks verkozenen. Het invoeren van het systeem is *génant*: het verlegt de bewijslast en daarenboven worden in het ontwerp de bewijsmiddelen drastisch beperkt.

De zaken zijn wat ze zijn: het ontwerp is de vertaling van een regeerakkoord. In een akkoord is er steeds te geven en te nemen.

Zowel voor de Franssprekenden in ons land als voor de Vlamingen zijn er positieve en negatieve resultaten. Er zijn geen overwinnaars noch overwonnenen. Dit is onontbeerlijk in een geest van pacificatie, hoewel ik niet graag hoor spreken over pacificatie, de « Pacificatie van Gent » indachtig. In 1956 werd een akkoord uitgewerkt op basis van verdraagzaamheid en eenheid. Deze terminologie vinden wij ook in het ontwerp terug. De historici zeggen dat die pacificatie struikelde over de eeuwige godsdienstkwesitie. Deze pacificatie zou wel eens kunnen struikelen over de eeuwige taalstrijd. Men spreekt trouwens ook ten onrechte van « faciliteitenontwerp », maar hierop ga ik niet dieper in.

Ik wens het veeleer te noemen, wat het eigenlijk ook is, een ontwerp dat de uitoefening van politieke ambten door mandatarissen van bepaalde gemeenten regelt en inzonderheid preciseert onder welke voorwaarden een mandaat kan worden uitgeoefend en onder welke voorwaarden eraan een einde kan worden gemaakt. Dit is ook neergeschreven op pagina 57 van het verslag.

De voordelen voor de Vlamingen zijn ongetwijfeld het systeem van evenredigheid, de consensus in het college van burgemeester en schepenen en de voorgedij van de Vlaamse Executieve over het Vlaams gebied. Wie deze voordelen betwist, pleit tegen het licht van de zon en twijfelt aan de loyaleit van mandatarissen. We moeten uitgaan van hun oprechtheid, tot het tegendeel is bewezen. Vergeten we daarenboven niet dat, na de overdracht van de bevoegdheden aan Gemeenschappen en Gewesten, een grote betekenis zal worden gehecht aan de oneigenlijke voorgedij, die veel belangrijker is dan de wettelijke.

Van ernstig nadeel is de bijzonder beperkte bewijsmogelijkheid in geval van een weerlegbaar vermoeden. De Franstalige staatsraden beweren dat dit bewijs weliswaar niet onmogelijk is geworden, maar toch ernstig is bemoeilijkt. Dit is een eufemistische uitdrukking. Wij moeten ons hiervan bewust zijn en geen aanleiding geven tot een te groot optimisme over de voordelen van het ontwerp. Dit kan later immers tot ontuchtering en ontgoocheling leiden. Wij moeten zeer goed weten welke de voordelen en de nadelen van dit ontwerp zijn. Het is een akkoord waarin nog steeds te geven en te nemen valt. Het systeem van weerlegbaar en onweerlegbaar vermoeden is de prijs die wij, Vlamingen, voor dit akkoord betalen. In balans is het akkoord in het licht van de beoogde doelstellingen echter positief.

Ik wens nog twee korte vragen te stellen over onduidelijkheden die voor mij blijven bestaan.

De Eerste minister verklaart dat het « weerlegbaar vermoeden » geldt ten aanzien van de burgemeesters, de voorzitters van

de OCMW's en hun plaatsvervangers. Betekent dit dat het enkel geldt voor de leden die op een bepaald ogenblik als dienstdoend burgemeester of voorzitter moeten optreden, en dan louter *qualitate qua*?

Of geldt dit « weerlegbaar vermoeden » ook voor degenen die een ambt uitoefenen als individuele bestuursoverheid, zoals bijvoorbeeld de schepen van burgerlijke stand of de schepen die door het college met een administratief onderzoek wordt belast? Normalerweise zou deze vraag affirmatief moeten worden beantwoord. De artikelen 16 en 19 vermelden inderdaad « ernstige aanwijzingen » bij « de uitoefening van zijn ambt als individuele bestuursoverheid ». Graag kreeg ik hierover meer duidelijkheid.

Wat de sanctionering van de inbreuken op de artikelen 16 en 19 betreft, bepaalt de zesde paragraaf van die artikelen dat de miskenning van de bepalingen van de vijfde paragraaf van de artikelen door degenen ten aanzien van wie het vermoeden van taalkennis is weerlegd, een grove nalatigheid is in de zin van artikel 22 van de OCMW-wet en van artikel 56 van de gemeentewet.

Geldt dezelfde sanctie ook voor een mandataris die geroepen is tot het uitoefenen van zijn ambt als individuele bestuursoverheid? Geldt dezelfde sanctie ook voor een verkozen die zich herhaaldelijk niet houdt aan de wet, inzonderheid aan de taalwetten? Tijdens de commissiewerkzaamheden antwoordde de Vice-Eerste minister hierop: « Voor iemand die herhaaldelijk en vrijwillig in de uitoefening van zijn ambt op gekarakteriseerde wijze de wet overtreedt, zou men kunnen aannemen dat zulks kan beschouwd worden als grove nalatigheid ». Dit is mijns inziens een ontwijkend antwoord. Graag had ik hierover meer klaarheid: is het ja of is het nee?

Tot daar, mijnheer de Voorzitter, enkele juridische beschouwingen en twee vragen. Ik zou het ten zeerste waarderen mocht ik op deze vragen een antwoord krijg. (*Applaus.*)

M. le Président. — La parole est à M. Bock.

M. Bock. — Monsieur le Président, il y a un an, à cette même période, le Premier ministre de l'époque et son gouvernement achevaient les travaux budgétaires pour 1988. En même temps, le gouvernement se mettait d'accord sur une réforme essentielle pour l'avenir du pays, une réforme juste et motivante à l'égard des citoyens, je veux dire la réforme fiscale.

C'était, pour le gouvernement, une réussite, mais les vacances n'étaient pas terminées que des querelles surgissaient, un des partis de la majorité décidant de mettre pratiquement fin à la coalition voulue par l'opinion publique en 1981 et réimposée, par la même opinion publique, aux élections de 1985. L'essentiel avait été fait et bien fait, malheureusement ce n'est pas toujours ce qui compte le plus aux yeux de tout le monde.

Avant les élections d'octobre dernier, ici même au Sénat, comme à la Chambre d'ailleurs, nous décidions qu'il y aurait révision de la Constitution et notre assemblée arrêtaient les articles soumis à révision. Telle était donc la volonté du Parlement; l'opinion publique pouvait rendre son verdict.

Nous sommes nombreux, monsieur le Président, à procéder pour la première fois de notre existence parlementaire à une révision de la Constitution. Tout le monde mesure bien qu'il s'agit, en l'occurrence d'un acte exceptionnel, presque vital pour le pays. C'est un travail sérieux, difficile, qui engage l'avenir pour longtemps, parfois même de manière irréversible.

Il requiert tout le sérieux du législateur, tout le temps de sa réflexion, toute sa capacité à comprendre le présent, et surtout à prévoir l'avenir.

Pendant des mois et des mois les informateurs, les informateurs-explorateurs, les informateurs-formateurs réunissaient les partis politiques — toujours les mêmes d'ailleurs — et cherchaient une solution, bien difficile à trouver, aux problèmes ponctuels qui avaient servi de prétexte à l'abandon de la coalition.

Après avoir perdu des semaines et des mois, le formateur nous a présenté sa solution. C'est bien de « sa » solution qu'il

s'agit puisque personne et sous aucun prétexte, ne peut y changer quoi que ce soit. Cette seule solution est proposée au Parlement, elle y sera examinée et vraisemblablement votée dans la hâte, peut-être même dans la bousculade, par des collègues qui ne sont pas nécessairement convaincus que cette réforme est bonne et juste.

Le Premier ministre nous a dit au début de son exposé, en commission, qu'il cherchait la pacification, peut-être le maître-mot de son intervention.

Qui, dans notre assemblée et au-delà, à une très large majorité, ne serait d'accord avec vous, monsieur le Premier ministre, pour dire que la pacification doit être recherchée et qu'il faut même s'acharner à la trouver? Mais, est-ce chercher la pacification que de créer de nouveaux problèmes en essayant d'en résoudre un autre?

Des bourgmestres, ayant une très large expérience et sachant ce que gérer veut dire — l'un d'eux compte, en effet, des dizaines d'années de mandat — ont demandé à être reçus.

Confirmés et reconfirmés, au fil des élections communales, par leurs concitoyens, ils ont, c'est certain, leur confiance. Ils affirment que le vote de cette loi rendrait leur commune ingouvernable.

Nous sommes nombreux, ici, à siéger dans les conseils communaux, les collèges échevinaux ou même à être bourgmestres. Qui donc oserait tenir un autre discours que celui de nos collègues?

Le collège échevinal, composé à la proportionnelle, délibérera d'une manière obligatoire, à l'unanimité. L'échevin imposé, «l'échevin-consensus», sera pratiquement maître de tout le fonctionnement du collège.

Dans le projet de loi, «l'échevin-consensus» est parfaitement décrit et le Premier ministre évoque le mode de réalisation du consensus: «Il est utile de préciser qu'à la différence de la règle de l'unanimité, celle du consensus ne suppose pas la manifestation exprimée d'un vote positif de chacun des membres qui composent le collège. L'absence de consensus nécessite, par contre, la manifestation expresse d'un désaccord.» Il poursuit: «L'esprit de la loi est qu'on tend effectivement à un consensus. Le point contesté peut être inscrit, à plusieurs reprises, à l'ordre du jour du collège, et ce jusqu'à ce qu'un consensus intervienne. Ce n'est donc qu'en cas d'extrême nécessité que l'on fera appel au conseil communal.»

Dès lors, le report d'une décision du collège reste toujours possible pour des décisions courantes comme pour des décisions importantes. «L'échevin-consensus» deviendra «l'échevin-blocus». «L'échevin-consensus-blocus» pourra bloquer complètement le fonctionnement de l'administration communale et de divers services.

Je voudrais vous poser une question. Dans une école communale, l'enseignant ou l'enseignante, malade, fournit un certificat médical couvrant une semaine. Le collège échevinal doit donc pourvoir à son remplacement sur-le-champ.

Une décision prise, qui ne conviendrait pas à «l'échevin-consensus», ne pourrait-elle être invoquée par lui? Cette désignation serait-elle possible?

Vous me rétorquerez: «En l'absence de décision, réunissez le conseil communal» ou bien, comme vous l'écrivez dans le rapport, «faites un nouveau test, organisez une nouvelle réunion du collège échevinal, faites des réunions multiples jusqu'à ce que le consensus soit atteint. S'il n'intervient pas, convoquez le conseil communal.» Or, les délais nécessaires pour agir seront tellement longs que le congé de maladie de l'enseignant sera terminé. Bien entendu, pendant ce temps, les enfants auront été privés d'enseignement. Tout cela parce que «l'échevin-consensus-blocus» ne pouvait ou ne voulait pas marquer son accord sur la décision de ses collègues.

M. Aerts. — Ce terme est bien trouvé!

M. Bock. — Je pourrais vous citer d'innombrables cas semblables dans le cadre de la loi sur les marchés publics.

Dans le travail quotidien, par exemple, s'il faut déneiger les routes ou assurer d'autres petits travaux, on se rendra compte très vite que l'application de la loi votée aboutira purement et simplement à empêcher le fonctionnement des services communaux.

Vous parlez de pacification? Vous allez bloquer la vie des administrations communales concernées.

Monsieur le Président, depuis que je fais de la politique, j'entends, dans ma province et dans ma région notamment, les sociaux-chrétiens — qui tiennent souvent une place importante au sein de leur parti — proclamer leur attachement aux institutions proches des gens, c'est-à-dire proches de la commune, de la province.

Organiser purement et simplement l'étouffement de ces communes ne correspond en rien à leurs propos.

La province est aussi une institution proche de la population; elle est également défendue par nos collègues sociaux-chrétiens. Or, les députations permanentes sont totalement désavouées, puisqu'une série de compétences leur sont retirées et confiées aux gouverneurs, voire au collège des gouverneurs. Le gouvernement craindrait-il, monsieur le Vice-Premier ministre, la liberté et l'indépendance des députations permanentes, qui sont élues par le corps électoral au sein des conseils provinciaux, et sur lesquelles il n'a aucune prise? Je l'ignore, mais je vous invite à lire la liste des compétences qui leur sont retirées afin d'être confiées aux gouverneurs.

Je me limiterai simplement à l'article repris à l'article 7: «Article 88ter: Les compétences en matière de tutelle administrative qui sont attribuées à la députation permanente par les articles 74, 76, alinéa deux, 77, 85, 85bis, 93, 109, 104bis, alinéas 1<sup>er</sup> et deux, 133, dernier alinéa, 141 et 145 sont exercées par le gouverneur de province ...»

Est-ce cela être proche des gens et respecter les députations permanentes des conseils provinciaux?

Permettez-moi d'en douter.

Les gouverneurs, ces commissaires du gouvernement, sont nommés par le Roi à la tête de leur province, exercent une fonction à laquelle un immense prestige est attaché, prestige très largement mérité par leur dévouement à leur province et l'altitude qu'ils donnent à leur charge.

Souvent, les gouverneurs constituent un recours ainsi que le moteur de l'action économique et sociale. Leur rôle est vraiment essentiel.

Le gouvernement crée donc un collège des gouverneurs, composé des neuf gouverneurs et du vice-gouverneur du Brabant. Les gouverneurs devront se pencher sur une multitude de problèmes, importants ou futiles. Ils se pencheront, se distrairont ou se perdront.

L'article 1<sup>er</sup> stipule d'ailleurs que, par arrêté délibéré en Conseil des ministres, le Roi fixera les modalités de fonctionnement de ce collège, notamment en vue d'assurer la parité linguistique. Votez d'abord la loi, mes chers amis, le Roi fixera ensuite les modalités.

M. S. Moureaux. — Elle est bien bonne, venant d'un expert en pouvoirs spéciaux!

M. Bock. — Pourquoi faut-il une parité linguistique puisque l'on nous a répété hier que tout ceci n'avait rien de linguistique?

Je constate, par ailleurs, que la fixation de ces modalités de fonctionnement constitue le seul fait précis relatif à ce collège des gouverneurs.

Imaginez, mes chers collègues, la multitude des réunions que devront tenir les gouverneurs et la façon dont ils devront trancher certains problèmes qui leur seront soumis.

Je poserais une simple question. Un des premiers rôles inclus dans les articles supprimés était relatif à la nomination d'un bourgmestre hors conseil, après avis de la députation permanente. Celle-ci, composée de six élus et du gouverneur, qui connaît les problèmes, les conseils communaux, les personnes présentées, bref, le contexte général, sera désormais écartée.



Il appartiendra au gouverneur ou au collège des gouverneurs de donner un avis conforme quant à la nomination d'un bourgmestre hors conseil. Il est ridicule — et je pèse mes mots — de procéder de la sorte.

A l'heure actuelle, de nombreux gouverneurs président avec talent et succès des intercommunales de développement. La loi que nous avons votée sur les intercommunales les en empêchera à partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain. Vous me rétorquerez que c'est bien ainsi. En fait, ils se réuniront pour examiner une série de problèmes étrangers à leurs provinces et seront certainement bien occupés par le fait de la présence des « échevins consensus blocus ».

Nos compatriotes de Comines vivaient tranquillement, paisiblement. Ils ne demandaient ni ne réclamaient rien lorsqu'ils apprirent qu'un mode particulier d'élections leur serait imposé à eux aussi, et qu'ils devraient accueillir au sein du collège le fameux « échevin consensus ». Là où la paix régnait est née la querelle, ce qui ne pourra manquer d'engendrer les mêmes manifestations que celles qu'ont connues les Fourons.

Il ne s'agit donc absolument pas d'une pacification. Le rôle des parlementaires et le but visé par les lois proposées à leurs votes sont faussés. Vous me répondrez peut-être que nous nous trouvons loin de Comines et que cette situation ne concerne qu'un nombre réduit de personnes. Mais rien ne nous permet de dire que, demain, dans d'autres domaines peut-être, nous ne risquons pas les mêmes mésaventures et les mêmes injustices, même si nous nous sentons à l'abri grâce à nos lois.

Notre collègue, le sénateur Decléty, a déposé un amendement pour tenter d'éviter des excès trop violents, mais celui-ci a, bien entendu, été rejeté par la majorité. Un autre collègue, le sénateur Lenfant, également élu de la province de Hainaut, mais membre de la majorité, a aussi proposé un amendement, mais aucun membre de la majorité ne l'a voté, ni même un seul des membres de son parti qui étaient présents en commission.

Lorsque tous les bourgmestres d'une Région et la grande majorité de la population — plus de 90 p.c. à Comines — souhaitent tout simplement le maintien d'une situation, avons-nous le droit — dans un régime démocratique, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, au sein d'une nation civilisée, au Parlement — d'imposer par la force et d'une manière aveugle et sourde à toute revendication, une solution contraire et, de surcroît, dramatiquement inutile.

Dramatiquement inutile, dis-je, car loin de permettre d'atteindre l'objectif de pacification, elle entraînera des désordres et des manifestations que nous redoutons déjà.

Pendant ce temps, la première mesure de l'exécution du budget se fait toujours attendre. Les matières communautaires et linguistiques occupent le gouvernement et le Parlement en permanence. L'essentiel est laissé de côté et le déficit budgétaire ne cesse d'augmenter. La crise a éclaté il y a près d'un an et nous ne sommes toujours nulle part dans les matières qui sont vitales pour notre avenir.

Une telle manière de procéder n'est pas concevable lorsqu'il s'agit de la révision de la Constitution. Le Sénat lui-même doit se réformer et on peut se demander ce qui a été fait à cet égard depuis plusieurs mois. N'est-ce pourtant pas plus important que d'inventer des « échevins consensus » ou des bêtises comme celles que l'on soumet à nos délibérations et qui empêcheront le bon fonctionnement de la cellule de base de la société, c'est-à-dire la commune ?

Comme je viens de le dire, nous sommes nombreux, ici, à vivre pour la première fois une révision de la Constitution. Nous devrions être effrayés par ce que nous sommes en train de faire et par la façon de procéder. On a l'impression que ces réformes sont à ce point inorganisées, impopulaires et pernicieuses qu'il faut les mener à la hussarde avant que l'opinion publique se rende compte de la situation dramatique dans laquelle le vote émis risque de plonger le pays.

Le temps, en fin de compte, sera le meilleur juge. Et il sera cruel le jugement, très bientôt déjà, en regard des mauvaises décisions que la majorité se propose de nous imposer ! Mais sera-t-il encore temps pour qu'il ne soit pas trop tard ? C'est

pour cela — vous vous en doutez — que nous ne pouvons vraiment pas voter ce projet. (*Applaudissements.*)

M. le Président. — La parole est à M. Dehousse.

M. Dehousse. — Monsieur le Président, monsieur le Vice-Premier ministre, mes chers collègues, le projet de loi en discussion porte sur cinq objets distincts, mais complémentaires. La commune de Fourons, la commune de Comines-Warneton et les six communes à facilités de la périphérie bruxelloise constituent les trois premiers de ces objets et du reste les plus identifiables. Mais le projet vise aussi, par les articles 16 et 19, l'ensemble des communes à statut linguistique spécial et même, pour un point qui n'offre pas qu'un intérêt technique, à savoir le caractère non public des séances du collège, l'ensemble des communes du Royaume.

A tout seigneur, tout honneur : je commencerai par la commune de Fourons, notamment parce que c'est la situation de cette commune qui, pour une très large part, a entraîné, sinon toute l'articulation du projet de loi, du moins une bonne partie de celle-ci.

Le temps manque ici pour faire un historique même raccourci de la situation de cette commune, formée de la fusion de six villages annexés injustement et abusivement au Limbourg en novembre 1962, contre l'avis librement exprimé par une majorité considérable des habitants. Ces derniers n'ont cessé depuis lors de manifester, à toutes les occasions, notamment électorales, leur volonté de faire retour à la province de Liège.

Voici quelques mois, confortée par les engagements pris par d'éminents hommes politiques, toute la population wallonne espérait sinon l'aboutissement de la volonté populaire, du moins une amélioration significative du sort de la population fouronnaise. Aujourd'hui, exactement à l'encontre de ces engagements, c'est globalement une aggravation de la situation qui est proposée par le gouvernement, au point que la population concernée préférerait, et de loin, quoique sans joie, le maintien de la situation actuelle.

Ce paradoxe apparent s'explique par deux raisons profondes que je crois déterminantes.

D'une part, le projet de loi vise à renforcer et à compléter le coup de force parlementaire accompli en 1962. Le projet ne rapproche pas les Fourons de la liberté ; au contraire, il les en éloigne.

D'autre part, depuis 1963, à travers mille vicissitudes que je ne puis rappeler, mais dont chacun sait qu'elles touchent tantôt aux principes les plus fondamentaux — comme le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — et tantôt aux aspects les plus matériels et les plus quotidiens de la vie, voire de la mort, l'autonomie communale est apparue comme le rempart naturel de la population fouronnaise contre l'arbitraire et le bon plaisir de l'occupant. Or, de façon vicieuse, c'est à cette autonomie communale que s'attaque le projet de loi, notamment en limitant le choix du bourgmestre, mais surtout en faisant littéralement exploser le château fort de l'autonomie communale, à savoir le collège des bourgmestre et échevins, et en portant atteinte, de surcroît, au libre choix communal des dirigeants du centre public d'aide sociale, appelés à exercer les fonctions de secours social au bénéfice des plus démunis, avec toute la possibilité d'exercer des pressions qui en découlent.

La manifestation la plus perverse de cette fracture de l'autonomie communale est l'insertion forcée dans le collège d'un échevin représentant la minorité — et de toute évidence la minorité linguistique — et l'octroi à cet échevin d'un véritable droit de veto puisque, quoi qu'on s'en défende, à défaut de consensus au sein du collège, l'organe collégial sera dépossédé de ses droits et de ses fonctions, le point contesté devant d'office être soumis pour décision au conseil communal.

Comment s'étonner, dès lors, de l'opposition décidée de la population fouronnaise ?

Quant à Comines-Warneton, elle est entraînée dans la tourmente communautaire pour des raisons non seulement indépendantes de sa volonté, mais aussi étrangères à la vie paisible de

cette commune où, à l'inverse de l'histoire tumultueuse de la commune de Fourons, rigoureusement rien n'explique, ni en justifie, une identité brutalisation de l'autonomie communale.

C'est uniquement pour apaiser les fantasmes que l'on dote, ou plutôt que l'on frappe, cette commune d'un statut dérogatoire au droit commun, statut copié, voire claqué, sur celui de Fourons et qui, dès lors, mutile tout autant le fonctionnement de l'autonomie communale.

Comines apparaît comme une victime innocente et, de plus, l'aberration du système veut que pour « compenser » l'atteinte portée à la majorité francophone des Fourons, on bafoue les intérêts légitimes, non pas d'une majorité flamande, mais d'une autre majorité francophone.

Ce fait, incompréhensible pour un observateur extérieur, s'explique au contraire quand on comprend que, dans le souci puéril de plier le territoire aux exigences de la cartographie juridique et politique, on se refuse même à admettre la simple existence de la majorité francophone de Fourons; elle est simplement réputée ne pas exister.

D'autres que moi ont décrit la situation réservée aux communes de la périphérie bruxelloise; les mêmes causes provoquant les mêmes effets, la même atteinte à l'autonomie communale provoque la même insatisfaction et cinq bourgmestres, connus jusqu'à présent pour leur modération, annoncent que l'on assistera demain à une « fouronnisation » de la périphérie bruxelloise, avec les effets que l'on peut attendre de la multiplication par dix de la population concernée.

Enfin, les articles 16 et 19 instaurent, je l'ai dit, l'exigence de la connaissance de la langue de la Région, dans le chef des mandataires communaux de toutes les communes à statut linguistique spécial.

Pour un membre de cette assemblée, ces seuls mots font réapparaître un débat, et même plusieurs, qui ont retenu l'attention du Sénat au cours de l'année écoulée. En effet, cette exigence de la connaissance de la langue ne tombe pas du ciel; elle constitue tout au contraire le point d'aboutissement légal d'une jurisprudence administrative bâtie patiemment — pendant plus de dix ans — et unilatéralement par les chambres flamandes du Conseil d'Etat, jurisprudence éminemment prétorienne, pour reprendre l'expression utilisée dans cette assemblée par notre honorable collègue M. Roger Lallemand, qui a consacré à l'apparition en droit belge d'un « juge-législateur » une remarquable étude publiée le 20 décembre 1986 par le *Journal des Tribunaux*.

Le projet de loi qui nous est soumis consacre cette jurisprudence, comme le Premier ministre et le Vice-Premier ministre l'ont reconnu à plusieurs reprises en commission, et ainsi qu'en témoignent notamment les pages 57, 58, 59, 62, 63 et 157 de l'excellent rapport de nos collègues Collignon et Arts.

Par la même occasion, le projet de loi asphyxie littéralement l'avis rendu le 11 mai 1984 par la section d'administration du Conseil d'Etat, qui reconnaissait la liberté des langues au sein des conseils et des collèges des communes de la frontière linguistique.

En outre, le projet de loi bouscule, sans autre forme de procès, l'arrêt rendu en la matière par la Cour d'arbitrage, qui avait le double tort d'émaner d'un collège paritaire et de constituer un compromis juridique.

La même ardeur est utilisée pour bousculer également les remarques pertinentes émises par la Cour de cassation au sujet de l'absence de conditions linguistiques en matière électorale.

Tout cela est noyé par les articles 16 et 19. Ce n'est qu'un effet de trompe-l'œil qui permet de parler de protection « irréfutable », mais le public s'en rendra vite compte lorsque les échevins « protégés » seront invités à s'expliquer en flamand devant les chambres flamandes du Conseil d'Etat, ou même devant le collège des gouverneurs, comme n'a pas manqué de le préciser en commission le Vice-Premier ministre Dehaene et comme en fait foi le rapport en ses pages 72 et 73.

Comment, d'autre part, ne pas être aveuglé par les dispositions dérogatoires au droit commun qui giclent en tous sens de ce projet néfaste :

— On construit un système sur une notion de consensus que le gouvernement se révèle incapable de définir en commission;

— On soumet plusieurs séries de communes à l'arbitraire incohérent du gouvernement d'assemblée;

— On méconnaît l'exigence limpide de l'article 108 de la Constitution qui veut que seule la loi règle les institutions provinciales et communales;

— Enfin, on instaure l'arbitraire en système en appliquant des peines disciplinaires — y compris la révocation — à des mandataires élus.

On en vient à citer comme un appendice, voire comme un détail, que tout ce gâchis procède d'une attaque portée contre le suffrage universel, que l'on fait dépendre pour la première fois d'une condition capacitaire.

J'en aurai terminé lorsque j'aurai formulé trois considérations.

Toutes les explications données concordent à masquer un fait fondamental, à savoir que les communes visées par le projet de loi ne font pas nécessairement partie de la Région de leur choix. Certaines d'entre elles, c'est notamment le cas des Fourons, ont été placées unilatéralement et sont maintenues contre leur gré dans une Région qui n'est pas la leur, ne constituant plus que des pions sur des échiquiers politiques ou territoriaux et réduites de plus en plus au sort peu enviable de territoires occupés.

Dans ces conditions, qui ne voit que la pacification annoncée et, paraît-il, espérée par le gouvernement, ne constitue au mieux qu'une illusion ?

A l'inverse d'une pacification véritable, le projet dont nous discutons risque de créer, dans d'autres communes, une situation de type fouronnais, et ce sans rien régler dans la commune des Fourons, sauf à y créer une violence juridique qui portera en elle le germe d'autres violences, aussi sûrement que la nue porte l'orage. Mauvais pour les communes considérées, le projet en discussion est mauvais pour l'idée même de la Belgique et pour son avenir.

Je conçois, cependant, que certains de nos collègues demeurent perplexes devant le poids des arguments avancés de part et d'autre, tant la rapidité de la discussion parlementaire est étrangement proportionnelle à la complexité de la matière. A ces collègues véritablement hésitants, je pose cette simple question : vous qui êtes bourgmestre, échevin ou, comme moi, simple conseiller communal, accepteriez-vous de voir appliquer demain à votre commune le même statut que celui que l'on vous demande d'approuver aujourd'hui ?

Enfin, je veux dire à mes collègues du Sénat que, pour bien des raisons, c'est le cœur lourd que je m'exprime devant eux, en ayant conscience de ne pas être le seul. Ah, que notre tâche et que notre vote seraient plus faciles si les Fourons étaient les voisins de l'Afrique du Sud ou si nous discussions de la périphérie de Jérusalem ! Beaucoup d'entre nous risqueraient de périr sous le poids des motions de soutien, et je connais bien des orateurs qui se feraient, à cette tribune, les défenseurs acharnés des opprimés d'au-delà des mers.

Mais, si nous ne voulons pas que la liberté reste un mythe, c'est quand elle nous interpelle directement, à domicile pourrait-on dire, que nous devons lui répondre le plus intensément, aussi difficile que ce soit. C'est pourquoi, à ce projet de loi qui méconnaît profondément et irrémédiablement les droits de l'homme, aussi faible que soit le poids de ma réponse personnelle, je répondrai par la négative. (*Applaudissements*.)

De Voorzitter. — Het woord is aan de heer Didden.

De heer Didden. — Mijnheer de Voorzitter, zoals ik daarstraks aan de heer Luyten heb gezegd, kan ik voor de eerste keer in deze Hoge Vergadering gedeeltelijk akkoord gaan met de verklaringen van de heer Dehousse, weliswaar niet met het besluit van zijn uiteenzetting.

Dit ontwerp beoogt immers een oplossing te geven aan een probleem dat ons land in een slecht daglicht heeft gebracht en de relaties tussen de twee taalgroepen heeft verstoord. De oorzaak daarvan is het feit dat enkele Franstaligen, gesteund door hun respectieve partijen en ook door een aantal leden van de Senaat, de uitspraken van de Raad van State met betrekking tot de wettigheid van hun ambt hebben betwist.

Ik dank de rapporteurs, de heren Collignon en Arts, voor hun exhaustieve en open verslaggeving van de besprekingen die in de commissie hebben plaatsgehad. Leden van de meerderheid zowel als van de oppositie hebben er in de commissie op gewezen dat wij op dit voor ons land beslissende moment wetten maken of wijzigen waarvan wij niet weten of zij uiteindelijk een oplossing zullen bieden.

De huidige meerderheid heeft een vergelijk bereikt waarop uiteraard kritiek mogelijk is. Geen van beide taalgemeenschappen is enthousiast over dit ontwerp. De rustverstoorders blijven immers nog minstens enkele maanden hun ambt bekleden. Anderzijds werd, zoals een vorige spreker heeft opgemerkt, het doel van hun onrust, namelijk de eenzijdige herziening van de taalgebieden, niet bereikt. Alles blijft behouden tot de gemeenteraadsverkiezingen. Deze verkiezingen en de installatie van de nieuwe gemeenteraden en van de OCMW-raden vormen het ultieme ogenblik waarop dit vergelijk zal worden geconcretiseerd. Dan zal moeten blijken of de Franstaligen het Nederlands taalgebied respecteren. Een omgekeerde toestand doet zich niet voor. Wederzijdse eerbied is de noodzakelijke voorwaarde voor het bereiken van de communautaire rust in het land. Het is ook de voorwaarde om de noodzakelijke solidariteit te kunnen handhaven.

De Franstaligen moeten er zich goed van bewust zijn dat de solidariteit in ons land even kwetsbaar is als de problematiek rond de taalgrens. Becijferingen en analyses tonen aan dat er jaarlijks een eenzijdige geldstroom is van het Nederlandstalig naar het Franstalig gebied. Tevens leert de ontleding van de sociale zekerheid ons dat de toepassingsmodaliteiten in Wallonië soepeler worden geïnterpreteerd en dat men er vrijgevinger is dan in Vlaanderen. Ik wil hier geen enkele beschouwing over formuleren, maar feiten zijn feiten. In mijn gemeente woonde een immigrant die een aanvraag deed voor een invaliditeitsuitkering. Toen hij die niet bekam verhuisde hij naar het Franstalig landsgedeelte en kon daar het voordeel wel krijgen. De voorbeelden zijn legio, maar ik wil daar niet verder op ingaan.

De absoluut noodzakelijke solidariteit stoot in Vlaanderen op kritiek en dreigt bijna even broos te worden als het taalkundig samenleven.

Het begrip solidariteit betekent luidens van Dale « een bewustzijn van samenhang en bereidheid om de consequenties daarvan te dragen ». Maar Larousse gaat veel verder en definieert dit begrip als « Le sentiment de la dépendance mutuelle entre les hommes, qui fait que les uns ne peuvent être heureux et se développer que si les autres le peuvent aussi ». Dit begrip is voor de Franstaligen een gevoel van wederzijds streven naar geluk en wederzijds begrip. In het Nederlandse taalbegrip ligt meer de nadruk op het bewustzijn dan op het gevoel. Hier komt in de definitie reeds onze verschillende culturele geaardheid tot uiting: de koele nuchtere Vlamingen tegenover de warme vanzelfsprekendheid van de Franstaligen. De Franstaligen moeten zich toch goed bewust zijn van het feit dat de verstoring van de solidariteit kan meebrengen dat de anderen die ook opgeven. Dat zou te betreuren zijn, maar er zijn tekenen die in die richting wijzen.

Bij het behandelen van dit wetsontwerp springen een aantal innovaties in het oog. De Vice-Eerste minister had het in dit verband over de *high tech* van de Belgische administratieve wetgeving. Er zijn immers nogal wat spitsvondigheden gevonden die zowel bij de oppositie als bij de meerderheid enige kritiek hebben uitgelokt. Om te beginnen is er het onafhankelijk adviesrecht van een tot op heden onbestaand college van tien provinciegouverneurs alsmede de onttrekking van het administratief toezicht aan de bestendige deputaties voor de gemeenten Komen-Waasten en Voeren. Deze wetswijziging is er wellicht gekomen om de besluiten van politiek samengestelde colleges

een meer ambtelijk karakter te geven. Ik kan mij niet van de indruk ontdoen en de Raad van State — althans de Nederlandse staatsraden — bevestigt dit, dat deze regeling de feitelijke sanctie is voor het rechtmatig optreden van de Limburgse overheden in Voeren.

Een tweede merkwaardige innovatie betreft de rechtstreekse verkiezing van de bestuurscolleges en de OCMW-raden in acht faciliteitengemeenten. Hiertegen rijst vooral verzet in de Vlaamse randgemeenten van Brussel, doch ook aan Franstalige zijde in Voeren en Komen-Waasten. De samenstelling van spiegelcolleges is voor ons land eerder zeldzaam en kent tot op heden geen enkel goed voorbeeld, omdat deze samenstelling steeds tot stand kwam om politieke motieven. Ik denk aan de proportionele samenstelling van het agglomeratiecollege te Brussel en de tijdelijke proportionaliteit in de gewestelijke Executieven in Vlaanderen en Wallonië. Toch kennen deze spiegelcolleges zeer goede resultaten in lokale en provinciale besturen in Nederland en West-Duitsland. Bijvoorbeeld in Nederlands-Limburg bestond ten tijde van de CDA-meerderheid in de provinciale staten een provinciaal bestuurscollege dat op proportionele wijze was samengesteld.

De heer Kenzeler. — Het omgekeerde is ook waar.

De heer Didden. — Inderdaad.

Uit persoonlijke contacten die ik met dit college van gedeputeerde staten had, is hun open en volwassen bestuurlijke verantwoordelijkheid gebleken. Op geen enkel moment treden de leden van dit college uit hun bestuurlijke rol om bijvoorbeeld een oppositierol te vervullen. Zelden of nooit wordt er in een minderheids-meerderheidssituatie gestemd. Besturen moet gebeuren met inzicht en overleg. Tegenstellingen op het politieke vlak mogen daarbij geen rol spelen. Ik heb ervaren dat buiten ons land dergelijke bestuursvorm mogelijk is, zelfs in kleine entiteiten.

De heer Toussaint, eerste ondervoorzitter,  
treedt als voorzitter op

Ik heb naar aanleiding van een werkbezoek in verband met de financiering van de deelstaten in West-Duitsland vastgesteld dat bijvoorbeeld in een kleine stad als Oberwesel in de deelstaat Rheinland-Pfalz, socialisten en CDU'ers, zonder dat het echt noodzakelijk was, gedurende vele tientallen jaren samen hun stad hebben bestuurd op een werkelijk verdraagzame manier. In ons land moet dit ook mogelijk zijn, maar wellicht maakt de politieke motivering, die de grondslag vormt van de proportionele samenstelling, dit onmogelijk.

Het onderhavige ontwerp van wet voert met betrekking tot de rechtstreeks verkozenen het onweerlegbaar vermoeden van taalkennis in. In feite is dit het geven van een wettelijke inhoud aan wat de Franstaligen steeds hebben geëist. De regering antwoordt dit op basis van het arrest-Happart waarin de Raad van State zegt dat het de wetgever toekomt de vereiste juridische vorm van een verkiesbaarheidsvoorwaarde te bepalen. Het huidige ontwerp bepaalt dat er geen nieuwe verkiesbaarheidsvoorwaarden worden opgelegd. *De facto* is zulks een vrijbrief inzake taalkennis voor elke rechtstreeks gekozene in de acht gemeenten.

Tevens is dit een extensieve interpretatie van de motivering uit het arrest. Men had uit dit arrest ook andere gevolgtrekkingen kunnen halen, waardoor de taalhomogeniteit versterkt in plaats van verzwakt zou worden.

Wij begrijpen dat samen met het college van gouverneurs, de beslotenheid van de schepencolleges en de organisatie van nationale en Europese verkiezingen in andere taalgebieden, de Franstalige winstpunten zijn uit het vergelijk.

Aan Nederlandstalige zijde is er de proportionele samenstelling van bestuurscolleges gekomen, alsmede de consensus, het vetorecht voor de schepenen en de uitdrukkelijke definiëring van grove nalatigheid.

Hoewel dit ontwerp een positieve ingewikkelde poging blijft om een bijna onoplosbaar probleem op te lossen, vertoont het



ongerwijfeld negatieve aspecten. Legistisch is het een lelijk kind, maar ook zulke kinderen maken deel uit van een gezin. Het onderhavige ontwerp verschaft niet de zekerheid dat in al de taalgebieden alle bestuurders de akkoorden zullen respecteren. Er is trouwens geen enkele wet noch regering denkbaar die zulks kan waarborgen. Het gaat hier om een vergelijk: het ontwerp van wet is een getrouwe weergave van het regeerakkoord. Het was noodzakelijk deze hindernis te nemen om de stabiliteit in ons land te waarborgen.

Met het oog op deze prioriteit inzake stabiliteit en evenwicht en in het besef dat het vergelijk eerbaar is, zal onze fractie het ontwerp van wet goedkeuren. (*Applaus.*)

**M. le Président.** — La parole est à M. Duquesne.

**M. Duquesne.** — Monsieur le Président, nous vivons dans un pays curieux où chacun finit par se trouver étranger chez lui.

Je viens d'entendre Jean-Maurice Dehousse, élu incontestable de Liège, militant de longue date, et de la cause wallonne et de la démocratie à Fourons, prononcer un discours qui était celui du cœur, de la raison et de la démocratie. Il se fait que, prononçant ce discours, il devient marginal, étranger dans sa famille alors qu'il eût été acclamé voici quelques mois, et sans doute le serait-il encore aujourd'hui si ses électeurs étaient présents dans cette salle.

Curieux pays où un Vice-Premier ministre, l'une des plus hautes autorités du royaume, non le « démineur » qui a compris que le silence est d'or en d'aussi tristes circonstances, mais un autre, plus bavard, a expliqué au monde ébahi qu'il était étranger dans son propre pays.

Curieux pays que celui où le prédécesseur de l'actuel Premier ministre qui porte le même nom, avec un chiffre différent, expliquait que, la loi étant la loi, il convient de faire confiance aux juridictions qui disent la vérité légale voulue par le Parlement, cette vénérable institution qui nous donne aujourd'hui l'exemple malheureux — j'allais dire lamentable — de la division, interprétations qui émanent aujourd'hui, non plus de juristes indépendants, mais de fractions.

Curieux pays qui consiste brutalement à réformer en profondeur l'Etat, au pas de charge, sans prendre un minimum de temps de réflexion et, surtout, sans répondre à une question pourtant essentielle pour ceux qui pratiquent la politique: quels moyens seront donnés, demain, à chacun pour réaliser ses aspirations légitimes?

Je suis un fédéraliste de longue date, et ce ne fut pas toujours facile chez mes amis. Je devrais me réjouir aujourd'hui de ce qui se fait, mais je ne le puis malheureusement parce que le prix à payer est trop lourd à mes yeux: c'est le prix de quelques milliers de citoyens qui avaient encore la faiblesse de croire en notre démocratie; c'est le prix d'un certain nombre de principes universels sur lesquels il n'y a pas lieu de transiger.

**M. S. Moureaux.** — Pourtant, lorsque vous étiez ministre ...

**M. Duquesne.** — Je m'étonnais, monsieur Moureaux, que vous ne nous ayez pas encore donné de leçon. La pratique que vous avez de défendre la chose et son contraire vous donne, en effet, beaucoup de titres à vous mettre au-dessus de chacun des membres de cette assemblée.

**M. S. Moureaux.** — Alors que vous étiez membre du gouvernement précédent, vous étiez apparemment prêt à accepter bien pire que ce que vous dites du projet aujourd'hui en discussion.

**M. Duquesne.** — Ce n'était pas l'avis de M. Dehousse voici quelques instants.

**M. S. Moureaux.** — Je dis: bien pire que le projet en discussion du point de vue même de M. Dehousse.

**M. Duquesne.** — De toute évidence, cela vous dérange de faire appel à un certain nombre de principes dont vos amis et

vos prédécesseurs ont toujours été les porteurs, et je ne crois pas que vous soyez le plus indiqué dans cette assemblée pour en être aujourd'hui l'interprète. (*Applaudissements.*)

**M. S. Moureaux.** — J'émettais une simple constatation! Lorsque vous étiez ministre vous étiez prêt à accepter bien pire en oubliant les grands principes que vous invoquez à nouveau aujourd'hui!

**M. Duquesne.** — Je ne renie rien. L'actuel projet est pire que tout ce qui a été tenté et en tout cas nous n'avions pas fait des promesses comme vous. Je ne renie rien, monsieur Moureaux, mais je dis que si cela vous dérange de laisser les gens s'exprimer, à Fourons et dans la périphérie, c'est aussi le cas dans cette assemblée. C'est la troisième fois que je monte à cette tribune et à chaque fois, cela vous a dérangé. Vous êtes un partisan de la démocratie silencieuse, monsieur Moureaux. C'est ce qui vous convient de plus en plus.

**M. S. Moureaux.** — Vous tenez des discours différents quand vous êtes ministre ou lorsque vous êtes dans l'opposition.

**M. Duquesne.** — Pour les libéraux qui sont encore attachés à ce pays — s'il était à son banc je dirais au Premier ministre qu'à Gand, je me sens encore chez moi — le prix à payer est trop lourd.

Les mécanismes qui ont été mis en place et qui vont bouleverser les habitudes et la vie de nos concitoyens l'ont été sans prendre le temps de la réflexion et du sérieux exigés par une réforme aussi importante. Cette situation m'attriste profondément.

Je voudrais dire aux membres de ma Région que je suis fier de la Wallonie et de la Communauté française. Nous avons donné l'exemple de notre capacité dans le passé. Nous n'avons donc aucune raison de témoigner de l'inquiétude au moment même où nous allons accéder au pouvoir de nous déterminer nous-mêmes.

Je suis fier de la Communauté culturelle à laquelle j'appartiens, de la langue que je parle. Je partage d'ailleurs cette fierté, non seulement, avec mes concitoyens du sud, mais également avec ceux du nord.

C'est avec plaisir que je relisais le mathématicien gantois Bekaert, qui en 1844 disait que la langue française est de toutes les langues la plus utile et la plus cultivée, dans un traité raisonné sur la prononciation, *La prosodie de la langue française*, traité précédé d'un discours qui démontre l'utilité de cette langue et l'excellence des écrivains français.

**M. Seeuws.** — Et c'était pendant la guerre, en plus!

**M. Duquesne.** — 1844 et non 1944, monsieur Seeuws! Ce temps est bien loin mais j'ai encore le droit, mon cher collègue, de me réjouir d'appartenir à cette grande communauté.

Dans cette affaire, pour les francophones, l'inventaire des capitulations n'est pas difficile. Il suffit de faire référence à l'exposé du Premier ministre, repris intégralement dans le rapport: la frontière linguistique et les lois linguistiques restent inchangées; la Communauté flamande sera compétente à Fourons et dans les communes périphériques; l'exercice de la tutelle, à Fourons et dans les communes de la périphérie, sera confié à l'Exécutif flamand. En contrepartie, a ajouté le Premier ministre, le régime linguistique de ces communes ne pourra être modifié que par une loi votée à une majorité qualifiée.

Nous connaissons aujourd'hui le premier cas d'application: le présent projet de loi. Alors que la Chambre flamande indique de manière non équivoque, avant révision du prescrit constitutionnel, que la majorité des deux tiers est requise, le gouvernement a fait dire à cette assemblée, à la majorité simple, qu'il ne s'agit pas d'une législation linguistique, mais d'une modification de la législation électorale.

Je dois dire à nos concitoyens, qui ne sont pas tous des juristes, qu'il y a de quoi crouler de rire! Comme je l'ai dit en commission au Premier ministre, c'est comme s'il nous disait:

« Cette dame n'est pas ma tante, c'est mon oncle et celui qui ose prétendre le contraire n'est pas un gentleman. »

Le vote acquis dans cette assemblée, et les précisions qui ont été demandées signifie que demain les quelques lambeaux de garanties qu'on trouve encore dans cette législation pourront être défaits par la majorité flamande. En effet, ce n'est pas un hasard si ces questions ont été posées et si des amendements à la motion ont été présentés. L'homogénéité linguistique du territoire flamand pourra être assurée dans une deuxième étape de manière inéluctable et, à brève échéance, on ne court pas le risque d'éventuelles défections dans la majorité.

De heer Luyten. — Is dát niet onrechtvaardig? (Sic.)

M. Duquesne. — Nous savions déjà que le Parti socialiste et le Parti social-chrétien n'avaient rien promis le 13 décembre. Maintenant, nous savons qu'à Fourons, le problème n'est pas linguistique et surtout que, demain, plus rien ne pourra arrêter l'œuvre de flamandisation, contre la volonté des gens qui vivent dans ces régions.

Cela signifie aussi que celui qui a été finalement la cause de tout, José Happart, bourgmestre de Fourons, a d'ores et déjà la tête sur le billot, ce qui le rend étrangement silencieux, de la même manière d'ailleurs que le Vice-Premier ministre et ministre des Réformes institutionnelles mais, à mon avis, c'est parce que ce dernier trouve monstrueux l'enfant auquel il a donné naissance.

En réalité, Fourons est une erreur historique. La sagesse eût été, dans un premier temps, bien entendu de la corriger. Dès lors que cette majorité était introuvable, on aurait pu consulter les gens pour trouver des formules susceptibles d'apporter les réponses tant aux francophones qu'aux néerlandophones.

On aurait pu, comme en 1971, adopter ce projet qui partait d'une philosophie simple, celle du bon sens de nos concitoyens qui veut qu'en de telles affaires, il ne peut pas y avoir de vainqueur ni au niveau des principes ni au niveau de ceux qui les défendent. On renvoie les combattants dos à dos. On les place sur un pied de stricte égalité et on veille, par l'organisation d'une liberté effective en matière administrative et scolaire, à ce que les gens de ces régions vivent heureux et libres comme ils le souhaitent. Là aussi, la majorité a été introuvable!

On aurait pu laisser jouer la loi, comme l'a dit M. Aerts tout à l'heure, avec l'inquiétude qui se manifeste aujourd'hui en constatant que les juges appelés à trancher des contestations sont aussi des membres de fractions.

On pouvait aussi — c'est ce que le précédent gouvernement avait essayé de faire — limiter la gangrène. (*Interruption de M. S. Moureaux.*)

La vérité a ses droits, monsieur Moureaux, vous ne semblez pas le comprendre! Croyez-vous que les libéraux sont de ceux, sous l'ancien gouvernement, qui ont prétendu qu'il était facile d'apporter une solution à ce problème?

Le 13 décembre, nous avons dit, monsieur Moureaux, que nous n'avions pas de baguette magique pour apporter une solution à ce conflit qui, dans notre vie politique, est un long calvaire. C'était une raison supplémentaire de ne pas étendre ce conflit, comme le fait ce projet gouvernemental, par exemple, aux braves gens de Comines-Warneton qui n'ont rien à voir avec le problème fouronnais. Lorsque nous avons demandé au gouvernement de préciser les critères objectifs sur lesquels il se fonde, il a invoqué l'histoire, certes, bien lointaine; le parallélisme, ce qui n'est pas beaucoup plus précis ou encore l'équilibre dans les accords politiques.

M. S. Moureaux. — Si l'on vous avait suivi, monsieur Duquesne, la tête de José Happart tombait tout de suite et les échevins n'étaient pas protégés. C'est cela que vous défendez?

M. Duquesne. — Je me souviens de vos affiches, monsieur Moureaux: « Montrons-leur que nous comptons », sur fond de José Happart. On voit à présent ce que cela signifie. Vous auriez dû avoir le courage, à ce moment, de dire qu'en effet personne

n'avait de solution miraculeuse à apporter à ce problème et qu'il fallait rechercher le consensus — vous qui en êtes tellement partisan — par un dialogue respectant au maximum, les droits et les préoccupations des gens.

Or, on a accouché d'un nouveau monstre qui va multiplier la guerre le long de la frontière linguistique notamment à Comines-Warneton, alors qu'un avis du Conseil d'Etat indiquait pourtant unanimement qu'on ne donnait pas de critères objectifs. On mettra pourtant en place un régime discriminatoire pour huit communes. Le Premier ministre nous répond que le régime n'est pas discriminatoire puisqu'on applique la Constitution et la loi. Mais, bien entendu, c'est la loi elle-même qui introduit la discrimination. On rend des communes ingouvernables en bafouant un certain nombre de principes fondamentaux de notre démocratie communale. Enfin, et surtout, on s'entoure de garanties en carton-pâte avec des textes à double lecture, dont je voudrais d'ailleurs donner quelques exemples.

L'intervention du collège des gouverneurs. Tout d'abord, le gouverneur reprend les compétences de la députation permanente. Pourquoi cette modification? Les membres de la députation permanente sont élus. Le collège des gouverneurs intervient pour offrir une garantie. Pourquoi faut-il enlever des compétences à la députation permanente? Le gouverneur sera donc compétent pour la nomination d'un bourgmestre hors conseil ou la révocation d'un échevin, l'envoi d'un commissaire spécial, l'approbation des décisions du conseil communal en matière de finances et en matière disciplinaire concernant le personnel communal. Il est également compétent en ce qui concerne la validation des élections.

Je rappellerai aussi les pouvoirs propres du gouverneur: la révocation ou la suspension des échevins, le pouvoir général d'annulation des décisions prises par les autorités des communes de moins de vingt mille habitants — donc Fourons et Comines — l'envoi d'un commissaire spécial, l'approbation de certaines décisions du conseil communal concernant la passation de marchés publics, le cadre du personnel, le statut pécuniaire du personnel. Mais il faut relever une exception de taille: l'exercice du pouvoir d'approbation et d'annulation est maintenu comme aujourd'hui, pour les cas de violation de la législation linguistique.

A ce propos, le Vice-Premier ministre, M. Dehaene, commence à s'exprimer comme il le fait lorsque les choses sont vraiment importantes pour lui: « La législation linguistique recouvre les matières administratives, les matières scolaires, les matières sociales — ce qui est communément appelé législation sur l'emploi des langues. » Par contre, tout le reste — à l'exception de la révocation, de l'envoi d'un commissaire spécial et de la validation des élections — qui est de la gestion courante, passera, canal supplémentaire, par le collège des gouverneurs. Ce circuit semble compliqué sans raison.

En fait, ce n'est pas tout à fait sans raison. Je vous invite à lire attentivement la page 102 du rapport: « Un membre ne comprend pas la raison d'être d'une réglementation qui requiert la procédure faisant appel au collège des gouverneurs pour l'annulation d'un acte administratif sur la base d'arguments purement techniques. »

« L'un de ses collègues lui répond: » — cette lecture est édifiante — « Certains actes administratifs n'ont en soi rien à voir avec la législation linguistique. Il peut toutefois se produire un détournement de pouvoirs, inspiré par l'appartenance linguistique de personnes concernées par le dossier. »

Pour un permis de bâtir, par exemple, on peut, en fonction du « sexe » linguistique du citoyen demandeur, attribuer indirectement un aspect linguistique au problème.

Mais celui-ci passera devant le collège des gouverneurs, qui aura la possibilité de provoquer le blocage de la décision. La sentinelle linguistique, présente au sein du collège, ne suffit donc pas. On pourra faire appel à ce dernier au niveau d'un éventuel blocage, dans des matières techniques n'ayant rien de linguistique. Par contre, pour toutes les matières réellement linguistiques et posant problème, il ne pourra pas intervenir.

Par conséquent, la situation actuelle ne sera absolument pas modifiée. D'ailleurs, le gouvernement éprouve manifestement un certain embarras à fournir des explications claires en ce qui concerne les cas nécessitant l'intervention du collège.

Les francophones souhaitent et souhaitent qu'il n'y ait plus d'autre intervention de tutelle que celle du collège. La réponse confuse donnée par le Vice-Premier ministre ne laisse malheureusement planer aucun doute à ce sujet. On y trouve les ingrédients essentiels composant la réponse. Tout d'abord, les pouvoirs du Roi dans la loi communale sont intégralement maintenus, soit son pouvoir propre, soit sur recours. Ensuite, en cas d'annulation, un recours est possible. Ce dernier aura donc, à l'avenir, lieu devant l'Exécutif flamand. Je me réfère, monsieur Dehaene, à la page 113 du rapport: «le Roi reste évidemment compétent en tant qu'instance de recours, en cas d'annulation par le gouverneur d'un acte communal.» Mais en cas de non-annulation, l'Exécutif communautaire pourra intervenir. Cela figure à l'article 87, 1<sup>o</sup>. Le ministre a beau affirmer, en page 103 du rapport, que le projet d'article «confirme la circulaire existante du 14 juillet 1962, dont il ressort que le Roi ne prend aucune initiative en matière de tutelle dans les communes de moins de 20 000 habitants», ce n'est, en tout cas, pas ce que dit le texte.

Enfin, le même système est applicable en cas de refus d'approbation, avec ici un recours individuel pour tout ce qui concerne des nominations et des promotions au sein du personnel communal.

En toute hypothèse, un recours est possible devant les chambres flamandes du Conseil d'Etat. Avec le double avis, on sait maintenant ce que cela signifie.

En page 85 du rapport, «le ministre déclare qu'il est évident que les règles applicables par le Conseil d'Etat à l'égard des décisions d'une autorité publique sont ici d'application générale, puisque l'avis du collège n'est pas une décision du gouverneur. Quiconque a un intérêt à faire valoir à l'encontre de la décision du gouverneur peut donc introduire un recours au Conseil d'Etat. Un recours contre l'avis du collège n'aurait aucun sens, puisque cet avis n'est pas une décision. Il n'en sera évidemment pas de même lorsque le collège statue en matière électorale.»

La situation est donc tout à fait claire: quiconque y aura un intérêt peut introduire un recours devant les chambres flamandes et ce, en n'importe quelle matière. Je me demande ce que sont devenus les scrupules du PSC qui, sous l'ancien gouvernement, demandait l'intervention de l'assemblée générale, des chambres réunies ou, en tout cas, de deux auditeurs appartenant à des régimes linguistiques différents pour toutes les affaires pouvant concerner ces communes. Les chambres flamandes du Conseil d'Etat vont donc pouvoir continuer à appliquer la loi dans le sens de l'homogénéité linguistique des régions, au mépris des droits des gens et parfaire ainsi l'œuvre néfaste de l'actuel gouvernement.

En matière juridictionnelle, quand les chambres flamandes de cette haute instance auront décidé qu'un bourgmestre ne possède pas la connaissance de la langue nécessaire à l'exercice de son mandat, le Conseil d'Etat annulera sa nomination comme bourgmestre.

A la suite d'une telle décision, si le gouverneur propose de démettre quelqu'un de ses fonctions pour négligence grave, M. Dehaene, Vice-Premier ministre et ministre des Réformes institutionnelles, a précisé en page 70 du rapport — et cela ne manque pas d'intérêt — qu'«à l'article 19, paragraphe 6» — relatif à la méconnaissance des conséquences du renversement de la présomption de connaissance de la langue — «il est question d'une négligence grave au sens de l'article 56 de la loi communale. Les gouverneurs doivent alors appliquer la loi».

Aucune marge d'appréciation n'est laissée et M. Dehaene a même indiqué, en commission, que les gouverneurs qui n'agiraient pas de cette façon engageraient leur responsabilité politique.

Je crois qu'il ne subsiste aucun doute en la matière et que les scrupules d'ordre juridique sont dépassés ou balayés.

J'ai entendu à cette tribune M. Vandekerckhove nous dire que demain, quoi qu'il en soit, si même un certain bourgmestre devait apporter la preuve qu'il a la connaissance nécessaire à l'exercice de son mandat, il serait hors de question qu'il soit encore jamais bourgmestre parce que, à son avis, «c'est une question morale».

C'est une curieuse conception de la morale dans un pays démocratique, de dire que même si les conditions prévues par la loi sont remplies, il est hors de question que la personne en question soit jamais désignée comme bourgmestre. Et ce n'est pas moi qui l'ai dit, monsieur Moureaux.

M. S. Moureaux. — Il y a présomption!

M. Duquesne. — Ce n'est pas moi qui l'ai dit; c'est à vos collègues de la Volksunie que vous devez donner cette réponse et pas à moi.

En ce qui concerne le collège des gouverneurs, la loi ne prévoit aucune règle de fonctionnement, alors que la précaution a été prise, pour la députation permanente, dans une loi de 1987. Dans la mesure où il s'agit d'un organe juridictionnel, la loi doit intervenir en précisant les conditions de publicité, les garanties, le respect des droits de la défense, les délais, etc. nécessaires pour statuer. On n'a voulu donner aucune réponse à la question de la langue utilisée par ce collège. Comment voulez-vous d'ailleurs que s'y pose la question de la langue, ce projet n'ayant, bien entendu, aucun caractère linguistique.

Par contre, M. Dehaene qui est précis lorsqu'il le veut, et je le savaux, nous apporte, à la page 73 du rapport, une précision relative à l'emploi des langues dans la procédure suivie devant le collège des gouverneurs. Il précise que «lorsque le collège siège en tant qu'organe juridictionnel, la loi prévoit que les intéressés seront entendus par le collège. Ces auditions se feront dans la langue de la Région à laquelle ceux-ci appartiennent», c'est-à-dire en flamand à Fourons. Dans les autres cas, un arrêté royal précisera peut-être, mais cela m'étonnerait parce que cela constituerait l'aveu des aspects linguistiques de ce projet, la langue qui doit être utilisée au sein du collège des gouverneurs quand celui-ci n'intervient pas en qualité d'autorité juridictionnelle.

Donc, pour ce premier aspect, nous constatons la consécration du droit du sol, l'extension à Comines et aux communes périphériques de cet abcès et des garanties apparentes.

Autre concession: le consensus.

Il me paraît inexact de dire que l'élection des échevins est liée à un système proportionnel. On aurait pu parfaitement imaginer, sans recourir à un tel système, un mécanisme d'élection des échevins selon un système majoritaire. Par contre, on aurait pu étendre le bénéfice de cette protection aux bourgmestres, comme je l'ai dit en commission. M. Butgenbach, dans son *Manuel de droit administratif*, ou le Conseil d'Etat, dans un arrêt de 1969, déclarent que le bourgmestre détient ses pouvoirs beaucoup plus de l'élection que d'une qualité administrative.

Nous aurons donc des communes de deux types. Par ailleurs, une sentinelle linguistique est prévue par un projet dont on nous dit qu'il n'a rien de linguistique. Il y aura un blocage pour tout et pour rien. Le conseil communal devra intervenir de manière quasi permanente avec, bien entendu, l'utilisation médiatique que l'on imagine.

Le Premier ministre a donné une définition intéressante du consensus. A cet égard, il lui a semblé utile de préciser «qu'à la différence de la règle de l'unanimité, celle du consensus ne suppose pas la manifestation exprimée d'un vote positif de chacun des membres qui composent le collège. L'absence de consensus nécessite, par contre, la manifestation expresse d'un désaccord».



Ce n'est pas une unanimité, ni un droit de veto, nous dit le Premier ministre. Mais s'il s'agissait en fait de permettre à cet échevin de s'abstenir, de se taire, de n'être pas présent, pourquoi l'a-t-on placé dans ce collège? On aurait pu en faire l'économie. On l'a mis en place, bien entendu, pour lui donner l'occasion de s'exprimer et de s'opposer, non seulement sur des questions essentielles, mais également sur des questions de détail.

J'ai écouté, hier, Roger Lallemand parler du consensus. Il a plaidé comme un excellent avocat dont la cause est désespérée et, comme tout avocat dans cette situation, il a commencé par dire que l'affaire était difficile, que l'accusé était horrible et ignoble et, tout au plus, a-t-il pu invoquer des circonstances atténuantes, ce qu'il a fait d'ailleurs.

La deuxième technique utilisée par les avocats de talent consiste à jouer au prestidigitateur. Il nous a expliqué — merveille des merveilles — que le consensus est un facteur supplémentaire de démocratie puisque aussi bien, grâce au blocage qui interviendra au sein du collège des bourgmestre et échevins, la plupart des affaires seront portées devant le conseil communal, gage d'une démocratie directe.

Je regrette que M. Lallemand ne soit pas ici pour le moment, mais surtout qu'il ne soit pas allé au bout de son effort. S'il avait, en termes de démocratie directe, demandé qu'un effort supplémentaire, soit accompli pour ces communes et proposé une consultation directe des habitants de Fourons, de la périphérie et de Comines-Warneton, je crois que la réponse eût été édifiante. Mais que pouvait dire d'autre M. Lallemand, juriste éminent? Il a fait son possible et la majorité lui en sera reconnaissante.

Il est clair qu'il s'agit bien d'un droit de veto et M. Dehaene, qui est précis dans ses propos quand il le veut, je le répète, connaît le pouvoir énorme qui a été attribué à Hugo Broers, dans les Fourons.

Je lis, à ce sujet, à la page 131 du rapport: «... Les intéressés se rendront vite compte que l'absence de consensus — éventuellement de manière provocatrice — sera préjudiciable à la commune. Les membres du collège s'apercevront certainement d'eux-mêmes qu'ils ont tout intérêt à parvenir au consensus pour administrer leur commune.»

Ce sera vrai pour tout, même pour les plus insignifiantes mesures d'exécution.

M. Dehaene ajoute: «Il est évidemment possible que l'absence de consensus porte sur l'ensemble d'une affaire, en ce compris les mesures d'exécution requises; dans ce cas, toute l'affaire sera soumise au conseil communal en vue des décisions nécessaires.»

En résumé, la tutelle flamande jouera pleinement dans toutes les matières linguistiques. Pour le surplus, l'échevin flamand disposera d'un droit de veto. Au nom du droit du sol, le pouvoir est ainsi attribué à la minorité et, demain, une majorité flamande pourra modifier cette loi et enlever les quelques semblants de pouvoir qui restent à la majorité de ces régions.

On peut même dire que la démocratie devient irréaliste dans ces communes où l'on affirme avoir voulu protéger les mandataires élus, mais il est intéressant de savoir comment s'opère cette protection. On lira avec étonnement, à ce propos, le texte figurant à la page 19 du rapport et émanant du Premier ministre: «Nous faisons donc observer que le projet ne porte aucunement atteinte au principe de la priorité de la langue de la Région et, plus précisément, à l'obligation d'utiliser cette langue pour les actes administratifs et aux conséquences de l'emploi d'une autre langue, à savoir la nullité de ces actes et l'absence de toute suite juridique, de toute intervention orale dans les assemblées délibératives, qui ne sont pas tenues dans la langue officielle de la région.»

Les choses sont claires, on pourra expliquer au monde qu'un mandataire élu parlant sa langue ne pourra être révoqué, sauf s'il est l'élu le plus éminent de sa commune, c'est-à-dire s'il est le bourgmestre, tandis que tous les autres étant protégés, tout ce qu'ils diront dans leur langue, qui est la langue de leurs électeurs, «comptera pour du poivre et du sel.» S'il y a manquement, la tutelle interviendra; le Conseil d'Etat se chargera de

parachever le travail. Après tout cela, on nous demande d'applaudir au nom de la pacification communautaire!

Enfin, hypocrisie suprême, ce projet comporte une disposition qui concerne toutes les communes du royaume, alors que l'objectif poursuivi est de permettre aux échevins de parler, en collège, leur langue. Mais cela, bien entendu, on n'ose pas le dire, au nom de l'homogénéité linguistique de la Région, et on invente donc un texte: «Les réunions du collège des bourgmestre et échevins ne sont pas publiques, seules les décisions sont actées au procès-verbal et au registre des délibérations visés à l'article 112: elles sont seules susceptibles d'avoir des effets de droit.»

La discussion en commission fut édifiante à ce sujet. Certains commissaires voulaient que l'on puisse acter autre chose que la décision. Le Vice-Premier ministre, plus prudent que jamais, a confirmé — et c'est repris à la page 125 du rapport — que seules les décisions doivent être reprises au procès-verbal et — voir page 124 du rapport — que seules les décisions actées dans la langue de la région ont une portée juridique.

On lui pose, alors, la question de savoir, si un procès-verbal révèle que l'on a parlé français, ou si le collège procède à une audition d'un fonctionnaire en français, ce qui ne constitue pas une réunion du collège, si cela peut constituer un indice au sens de l'article 19 du projet de loi permettant de renverser la présomption de connaissance de la langue. M. Dehaene a répondu — page 123 du rapport — qu'il n'y avait pas d'effet juridique attaché à cela.

Mais là n'est pas la question et d'ailleurs à ce moment-là, M. Cerehe avait opiné du bonnet. Un indice n'est pas un effet juridique.

M. Dehaene n'ayant pas répondu à cette question, j'en déduis donc que la réponse est affirmative, ce qui m'inquiète davantage, d'autant que nous pouvons lire, à la page 124 du rapport: «Au sujet de la crainte exprimée par certains que les délibérations pourraient avoir lieu dans une autre langue que celle de la région, un commissaire fait valoir qu'en ce cas un commissaire spécial peut être envoyé dans la commune et assister aux délibérations.» M. Dehaene s'est tu. Ce qu'il a déclaré auparavant et qui figure également à la page 124, à savoir: «L'autorité de tutelle peut recourir au mécanisme de tutelle lui permettant de contrôler la légalité des décisions», suffit amplement à rassurer les commissaires néerlandophones.

Voilà encore une garantie en papier mâché. Un seul texte, incontestablement deux lectures.

Voilà ce que je pense de ce projet funeste. Je crois que l'on en est vraiment, pour ces malheureuses communes à l'avant-dernière étape du rêve flamand, à savoir l'homogénéité linguistique de la terre flamande. Il ne restera donc plus aux francophones qui y seront encore — et encore on peut se poser des questions! — à obtenir la copie en français de quelques actes d'état civil.

On comprend, dans ces conditions, la satisfaction qui a été exprimée par les présidents des partis flamands de la majorité. Qui aurait, en effet, pu imaginer le 13 décembre 1987 une telle capitulation des partis francophones de la majorité?

Un de nos collègues s'est exclamé dans cette assemblée: «Tout cela, toute cette énergie, simplement pour empêcher des gens de parler la langue qu'ils ont choisie!» Permettez-moi de penser comme lui qu'à l'aube de l'an 2 000, c'est lamentable! (Applaudissements.)

**De Voorzitter.** — Het woord is aan de heer Luyten.

**De heer Luyten.** — Mijnheer de Voorzitter, gisteren en vandaag zijn eminente sprekers teruggegaan naar de roots van het probleem. Bij een ziekte van een boom bekijkt men immers de wortels.

Ik denk hierbij aan de heer Lallemand en aan de eminente hoogleraar Hasquin. De heer Clerdent, die momenteel niet aanwezig is, is zelfs de Platdiestse streek gaan verkennen tot in Keulen. Wellicht was dit onder invloed van de herinnering aan de slag van Woeringen, die dit jaar wordt herdacht. Om tegen

deze eminente sprekers opgewassen te zijn, ben ik in mijn beruchte bibliotheek gedoken.

Ik vond er het *Documentatieblad*, van de Vlaamse Volksbeweging, van juni-juli 1963, getiteld «Taalwetten 1962-1963 in pers en Parlement». De verantwoordelijke uitgever — Guido Gezellestraat, 14, te Gent, een zekere meester Wilfried Martens — schrijft in het voorwoord: «Wij bezorgen aan de Vlaamse beweging een historisch document dat de mogelijkheid biedt objectief te oordelen over een periode die van beslissende betekenis is voor de toekomst van de Nederlandse cultuur in België.» Verstandige Franstaligen verklaarden toen volgens dat blad, aan een aantal Vlaamse parlementsleden: «La périphérie, cela ne nous intéresse pas. Arrangez vos querelles de familles entre vous». Misschien hadden zij de beroemde oproep van Teirlinck en Streuvels gelezen: «Laat nu eindelijk vrede in dit land komen door de basisregel toe te passen die men toepast in andere landen — met als model Zwitserland —: wie zich als enkeling vestigt in een streek, moet zich aanpassen.»

De Vlaamse nationalist, toen waren het er vijf in de Kamer, waarschuwden toen voor de faciliteiten. De verfransing is voortgegaan. Toen is dus de zonde gebeurd, later kwam daar nog de grendelgrondwet bij.

De heer Dierickx vroeg gisteren diegenen die vaststelden hoe verdeeld de Raad van State is, hoe zij dachten verzoening te kunnen brengen nadat zij hun partijen uit elkaar hebben zien vallen. Waarschijnlijk meende hij in zijn euforistische beschouwingen over de taalrede dat het misschien anders kon, door de zogenaamde «taalhoffelijkheid». Blijkbaar werden vele Vlamingen toen bedrogen, even naïef als hij in hun visie over de faciliteiten. Een wijze Vlaming had er echter reeds in de negentiende eeuw voor gewaarschuwd. De ziekte is dus oud.

Ik heb gisteren aan enkelen de pas heruitgegeven gedenkschriften van vader Bergmann getoond. Hij werd door wijlen collega Vanderpoorten graag geciteerd en was de laatste liberale burgemeester van Lier voor de heer Vanderpoorten later burgemeester werd.

Vader Bergmann bestrijkt bijna een hele eeuw in zijn gedenkschriften en schrijft over de Franse periode: «Het grote doel van het Frans bestuur was en moest zijn de volken die het aan zijn juk had onderworpen te verfransen, hun tevoren bestaande nationaliteit en gebruiken te doen vergeten.

Het vernietigen van de volkstaal in Vlaams-België moest dus ook een voorwerp der pogingen uitmaken van het landbeheer.»

Hij beschrijft ook de manier waarop zij dat doen, maar die sla ik over. Hij vervolgt: «Nochtans, 25 jaar Franse bezetting hebben aangetoond: aan verfransen van onze Vlaamse bevolking was niet te denken. Er was en bleef een onoverwinnelijke afkeer tussen de Vlaming en de Fransman heersen.»

Verder schrijft hij: «Het Franse regime dat op ons land heeft gedrukt, heeft onweerstaanbaar bewezen dat tussen Vlaming en Fransman noch ineensmelting noch verbroedering mogelijk is.» Ik haal dit citaat aan als verwittiging voor degenen die er valse opvattingen over de pacificatie op nahouden.

De Franse deelden toen in Antwerpen huis aan huis een pamflet uit, waarin gespot werd met het gedicht. «Ik ook, ik ben een Belg en wil tot Belgen spreken» van de grote Jan-Frans Willems, die zich erover verheugde dat na 25 jaar Franse bezetting, het Nederlands in ons land weer rechten kreeg onder koning Willem. «Ci-gît un grand Flandrien qui ne parla jamais ni français ni latin», zo werd hij bespot. Ik hoop dat de taaloverheersersmentaliteit bij de Fransen sindsdien gewijzigd is, al was het dan onder druk van de groeiende Vlaamse beweging.

Sommige sprekers hebben een historisch overzicht gegeven bij de totstandkoming van het wetsontwerp. Zo gaf de heer Lallemand beschouwingen over *Le droit du sol*, een visie die hij in de schoenen van de Vlamingen schoof en plaatste tegenover het door de Franstaligen verdedigde vrijere en meer democratische principe van *le droit des personnes*. Hij beweerde dat hij dit niet negatief bedoelde, maar ik wil hem toch enkele correcties bezorgen.

In het zuiden van het land werd niet altijd *le droit des personnes* toegepast. Uit de publikatie waaruit ik daarnet

citeerde en die ik voortaan het document-Martens zal noemen, blijkt immers dat er in 1962 en 1963 ook een grote discussie gevoerd werd over het invoeren van taalfaciliteiten voor de ingeweken Vlamingen in Eigenbrakel, Terhulpen en Waterloo. Hiertegen rees uitdrukkelijk verzet van de Franstaligen op basis van *le droit du sol*. Ook in 1932 eisten de Franstaligen in het Parlement de taalhomogeniteit van hun territorium op. Zij vonden toen blijkbaar *le droit du sol* een nuttig principe.

PSB-senator Vermeulen uit Verviers, die samen met Cools, Van der Biest en anderen model kan staan voor al die Vlamingen die zich gedurende tientallen jaren braaf hebben aangepast in Wallonië, vertolkte in 1956 dit standpunt ook, zelfs nog explicieër dan Stijn Streuvels en Herman Teirlinck in 1959. Hij zegde: «Er zijn hier veel Vlaamse arbeiders. Zij zijn Belgen zoals de Walen. Zij hebben dezelfde rechten en plichten. Vermits zij hier zijn, kunnen zij best in de gemeenschap van hier worden opgenomen. Het is hun recht. Zij mogen en moeten aansluiten naar onze vakbonden en onze politieke partijen. Er zijn er van alle kleur. Zij moeten ingeschakeld worden in het lokale leven. Zij mogen geen minderheid worden. Dat zij trouwen met onze Waalse meisjes of met Vlaamse meisjes, dat zij hun kinderen naar onze scholen sturen, zij kunnen thuis dan nog altijd Vlaams spreken. Kortom, vermits hier bij ons geen enkele animositeit tegen hen bestaat, mogen en moeten zij in ons volk hier opgenomen, opgeslorpt worden. Zij kunnen dat als zij onze manier van leven willen begrijpen. Wij ook zullen trachten hen te begrijpen.» De Walen hebben steeds deze regel gehanteerd voor de Vlamingen die bij hen kwamen wonen.

De Walen zijn dus blijkbaar voor *le droit des personnes* als het voor Franstaligen op Vlaamse bodem moet gelden.

Wat *le droit du sol* en *le droit des personnes* betreft, zou ik nog een andere wijze liberaal uit de negentiende eeuw willen aanhalen, dokter Snellaert, een dokter van de armen in Kortrijk. Hij schreef: «De democratie van de enkeling, van het individu heeft maar zin als zij zich kan afspelen binnen de cirkel van het vrije volk waartoe die enkeling behoort.» Indien men deze regel steeds zou hebben toegepast, dan zou men het federalisme sneller hebben bereikt, met veel minder wrijvingen in de randgebieden.

Nu staan wij voor de uitdaging van dit nieuwe ontwerp. Indien u het prisma van de kleuren die hier vandaag hebben gestraald, bekijkt, dan ziet u dat de blikseminslagen — want donderen zal het — van verschillende kanten komen.

Aangezien ik vandaag even op de liberale toer ga met Snellaert en met vader Bergmann, had ik uiteraard veel interesse voor de uitspraak van de PVV. Van hen is hier enkel nog kameraad De Backer aanwezig. Jammer genoeg zal ik alleen naar hem moeten «terugbliksemen». Ik had liever de andere eminenten van zijn partij, die hier het woord hebben gevoerd, van repliek gediend.

Zij verwijten ons dat wij slechte verdedigers van ons volk zijn. Als ik even het document-Martens en de historische documentatie die ikzelf uit mijn bibliotheek heb gehaald, over-schouw, dan bekijk ik deze nieuwe strijders voor Vlaanderen met een ironisch oog. Ik denk hierbij aan Jan Hyoens, die zoals de heer Pede, ook uit Gent kwam en die samen met andere Gentenaren in 1302 in Kortrijk te laat op het slagveld kwam, toen de beslissende strijd al was gestreden. Zij konden waarschijnlijk de stad niet verlaten, want Franskiljons bestonden toen in Gent ook al met de naam «Leliaards».

In mijn documentatie vind ik dat op het congres van de PVV van 12 januari 1966 — ik citeer letterlijk — «eenparig het besluit werd goedgekeurd waarbij voorzien werd dat buiten de reeds genoemde zes randgemeenten, tweetaligheid mag ingevoerd worden in zestien gemeenten rondom Groot-Brussel». Men noemde op dit congres Alsemberg, Beersel, Diegem, Dilbeek, Groot-Bijgaarden, Machelen, Meise, Overijse, Sint-Pieters-Leeuw, Sint-Stevens-Woluwe, Strombeek-Bever, Vilvoorde en Zellik. Sommigen vinden misschien dat dit een beetje te ver in het verleden teruggaat.

De heer Pede. — Zou u niet beter zelf een congres houden om dit uit te leggen?

**De heer Luyten.** — Ik haal een meer recente situatie aan in verband met het verdedigen tegen de PVV van ons territorium die ik als lid van het Parlement zelf heb meegemaakt. In januari 1983 hebben de Vlaamse Voerenaars hier geprotesteerd omdat de regering de beslissing had genomen om de Voer bij Brabant te voegen. Iedereen herinnert zich nog hoe die regering was samengesteld. Ik glimlach dus even goedmoedig als ik nu Annemie Neyts zie optreden, als de Maagd van Vlaanderen, geharnast en gespoord. Zij stapt toch beter niet op in een Vlaamse «maagdekensproces» maar zou niet misstaan in een Vlaamse carnavalstoet.

Ik weet niet of de PVV een zelfbestuur verdedigt dat verder gaat dan wat in dit ontwerp staat. Ik twijfel eraan omdat de PVV gedurende zeven jaar een van de bewakers van de «frigo» was en vond dat alleen de economie telde. Zij was ervan overtuigd dat al de rest geen belang had, ook al stond België op springen omdat aan het basisprobleem van dit land weer eens geen aandacht werd besteed.

Ik aanvaard wel bezwaren van eerlijke Vlaamsgezinden die gedurende jaren mede op de bres hebben gestaan, die wel weten waar Voeren en Komen liggen en die er al vaak zijn geweest. Ik ken hun bezwaren en respecteer ze maar ik zal mijn standpunt hier ontwikkelen.

Ik heb tijdens het investituurdebat gezegd dat er in België heel wat tijd verloren is gegaan, sinds het confederalisme van August Vermeulen's jeugd, over Herman Vos en tegen de antifederalisten van het CVP-kerstprogramma, tijd van 1946, om het Vlaamse volk te geven wat voor elk volk levensnoodzakelijk is, een eigen staatsstructuur. Wij stonden jammer genoeg vaak alleen in de strijd.

Ik was dikwijls op de plaatsen die ik heb genoemd. Ik ben ook dit jaar naar de 11 juli-viering in het cultureel paviljoen in Voeren geweest. We waren er niet talrijk van buiten de Voer. Daar heb ik een verklaring horen voorlezen namens de vijf Vlaamse gemeenteraadsleden, die ik de volksgestrouwen noem. Ook de leden van *Retour à Liège* zijn wel volgens de heer Nothomb Vlamingen omdat zij, behalve de heer Happart, een Limburgs dialect spreken. Dat heeft hij hier gezegd in de Senaat. Voor iemand die marxistisch denkt bestaat er wel geen sterker voorbeeld van culturele aliënering, dan die Vlaamse «retour»-geobsedeerden.

**De heer Broers,** gemeenteraadslid van Voeren, zegt dat hij niet al te enthousiast is over dit ontwerp, maar dat er voor de Vlamingen een flinke verbetering is in vergelijking met de vroegere situatie. Ook de andere leden van de gemeenteraad, de echte volksgestrouwen, waren dezelfde mening toegedaan.

In de kranten kan men anderzijds lezen welke bezwaren de francofiele burgemeesters uit sommige faciliteitengemeenten rond Brussel, de bende van vijf, tegen het ontwerp aanvoeren. Zij zijn vooral gekant tegen de Vlaamse voogdij, tegen de Vlaamse vinger in de pap ingevinge van de aanwezigheid van een Vlaamse schepen en tegen de proportionaliteit van de schepen-colleges en van de OCMW's. Hun woede doet ook mij nadenken.

Tijdens een recente reis in het Land van Overmaas en Nederlands-Limburg met het Davidsfonds heb ik kunnen ervaren wat het betekent wanneer een volk al of niet baas is in eigen huis. Wat ik ga zeggen is misschien interessant voor de heer Clerdent die daarstraks is gaan grasduinen tot onder de poorten van Keulen in verband met het dialect dat in die streek, het Drielandpunt, wordt gesproken. Ik heb kunnen merken welke verschillende invloed een Staat kan hebben op mensen van dezelfde volkstaal. Ik ontmoette toen zeven verschillende soorten van personen, allen Ripuarische Franken van dialect maar in verschillende politieke situatie. Ik ontmoette er Nederlands-Limburgers bij Vaals, genormaliseerde Limburgers in Bilzen, bedreigde Limburgers in Voeren, praktisch verfranste Limburgers in Aubel, zogezegde Walen in Sippenaken, in Gemmenich en in Moresnet waar «La Chapelle» nog altijd Eeksen wordt genoemd in de volksmond, mensen uit de streek van Eupen, waar de Duitse cultuurtaal het dialect overschaduwde van deze Ripuarische Franken die nog het Nederduits dialect spreken tot bij Aken. Ik herinner mij in dit verband het *Nederduitsch*

*Spraakkunstboekje* van mijn grootvader, van de Berlaarse gemeenteschool. Vóór 1914 wilde men dat hier nog geen Nederlands Spraakkunstje noemen. 1830 lag immers nog dichtbij en de oorlog van 1914-1918 moest nog komen. De Belgische pseudopatriotten waren toen liever pro-Duits en anti-Hollands. Daar heb ik nog eens kunnen vaststellen hoe belangrijk het is dat «een volk een eigen staat heeft» zodat de onderbouw zijn natuurlijke opgang kan maken. Tegenover die francofiele bende van vijf rond Brussel stel ik dan het voorbeeld van mevrouw Aelgoet. En wie zou ik zijn als ik deze Vlaamse leeuw zou afkeuren? Wij hebben haar altijd gesteund in haar strijd in Sint-Genesius-Rode. Als wij optredens zien zoals Broers in Voeren en zoals Aelgoet en Beke in Sint-Genesius-Rode, dan meen ik dat wij met de nieuwe middelen van Vlaanderen-woordt-staat iets kunnen veranderen om hen te helpen met de Vlaamse voogdij.

Dan wil ik het nog hebben over Komen. Mijn bibliotheek is de jongste tijd aangegroeid met een reeks dossiers mij toegestuurd door de heer Detremmerie. U kreeg die wellicht ook. De heer Detremmerie spreekt zichzelf wel eens tegen. In de toegestuurde stukken zegt hij dat slechts vier procent in Komen tweetalig is, terwijl hij in *Knack*, zogenaamd het weekblad van de Vlaamse intellectuelen, zegt dat de economie en handel van Komen op Frankrijk en op Vlaanderen is gericht. De meeste mensen spreken er volgens hem Westvlaams en dat schept een band. Volgens datzelfde *Knack*-interview verklaarde een Komense politiemans in een krant dat hij in zijn wijk met iedereen Westvlaams praat. Dat zijn een aantal sociologische feiten die ik onder de neus wil duwen van degenen die daar nooit zijn geweest, maar zich hier met juridische abstracties bezighouden maar ook wijzen op de aliënering.

In het Vlaams Blok-maandblad dat Karel Dillen genegen is en waarin het huidige gebeuren moest worden gekraakt, zegt de Komense Vlaming Decraeme: «Als het regeerakkoord wordt uitgevoerd zoals het nu voorligt, dan blijven de faciliteiten voor de Vlamingen in Komen bestaan. Voor ons hier in Komen is dit een goede zaak. Wij verdedigen hier de faciliteiten voor de Vlamingen, hoewel wij het moeilijk hebben om dit aan Vlaanderen duidelijk te maken.»

**De heer Dillen.** — Gaat u na al die citaten ook nog het standpunt van de Volksunie verwoorden?

**De heer Luyten.** — Ik zal daarmee eindigen wanneer ik mijn basishouding zal bepalen.

**De heer Dillen.** — En wat zegt u dan van het wetsvoorstel nummer 178 van de heer Valkeniers om Edingen opnieuw bij Brabant te voegen?

**De heer Luyten.** — Daar wil ik nog altijd aan meewerken. U moet niet te vlug ongerust zijn!

**Mevrouw Staels-Dompas.** — En wat denkt u van het standpunt van uw arrondissementsvoorzitter van Brussel-Halle-Vilvoorde?

**De heer Luyten.** — Mevrouw Staels, ik ben nog niet uitgesproken. De francofonen zou ik willen zeggen dat er voor Komen in 1962-1963 een parallelisme werd aanvaard, gebaseerd op de realiteit die men ter plaatse maar eens moet nagaan. Ik grinnik dus met bepaalde verklaringen van de Raad van State en van de heer Detremmerie die zegt dat er in Komen nooit iets aan de knikker is geweest en alles er zo goed verloopt.

Is er in onze recente geschiedenis een smeriger toestand geweest dan die waarbij kinderen van 5 à 7 jaar door de spitsroeden moesten lopen om naar een Vlaams schoolje in Komen te kunnen gaan, waar zij volgens de Belgische wetten recht op hadden en waarvoor moeders als leeuwinen moesten strijden. Sommigen in ons land blijken een kort geheugen te hebben. Wij moesten wachten op een Zwitserse cineast om via zijn film *Les Sorcières de Comines* te zien wat Vlaamse kinderen moeten meemaken om *le droit des personnes* gegarandeerd door de wet, gestalte te geven. En voor wie het vergeten is: de



Vlamingen betalen die school nog altijd zelf, zoals we ook nog de Franse school in Voeren betalen.

Nu weeg ik het ene tegen het andere af.

De heer Hasquin heeft hier het bekende boek geciteerd van Manu Ruys, *De Vlamingen. Een volk in beweging, een natie in wording*, nuttig leerboek om onze trage opgang tot een natie te illustreren. De heer Dierickx zegt in dit verband wel eens smalend dat wij ons bezighouden met negentiende-eeuwse problemen. Dat die nationale ontvoogdingsbeweging, waarvan professor Fredericq spreekt al vóór 1914 inderdaad zo traag verliep in Vlaanderen, is vooral te wijten aan het feit dat wij veel renegaten, halve aanhangers en geestesvergiftigers hebben gekend. Dit kunnen wij de francofonen niet verwijten. Die historische schuld weegt op de rug van dat soort Vlamingen. Wij moeten er nu naar streven om tegen 1992 van de Vlamingen een volwaardig volk te maken in Europa.

Even voor 11 juli, toen hij zich eens niet bezighield met detailkritiek, schreef Manu Ruys het volgende: «Nochtans is daar een aanpassing van onze basiswetgeving bezig, die Vlamingen en Walen onomkeerbaar de weg opstuurt naar zelfbestuur. Er is hier reeds bij herhaling gewezen op bepaalde gebreken van die aanpassing. Maar het gaat hoe dan ook om een historische wijziging. Het België van 1830 dat in 1970 door de toenmalige premier Gaston Eyskens «achterhaald» werd genoemd,...» — ik vraag mij af of de toenmalige Eerste minister toen ook door de Koning tot de orde werd geroepen dan wel of alleen Vice-Eerste ministers van de huidige regering die eer te beurt valt — verder Ruys: «België neemt een vorm aan, waaruit Vlaanderen en Wallonië op termijn, als autonome, zo al niet soevereine staten zullen te voorschijn komen.»

Moet ik om de liberalen te behagen ook Piet van Brabant citeren die in *tempore non suspecto*, namelijk in november 1987 schreef: «Zou het uiteindelijk niet verkieslijk zijn die knoop door te hakken? Een model ontwerpen dat uitgaat van twee onafhankelijke entiteiten, die over de volheid van bevoegdheden beschikken en vanuit deze onbegrensde autonomie onderhandelen over datgene wat zij in een (con)federale unie nog samen willen verwezenlijken. Nu breken wij om te verdelen. Dan gaan wij bouwen om te verenigen.»

Deze belangrijke stap willen wij doen, en dat moest zelfs professor Van Gerven van het Davidsfonds toegeven als hij voor het Vlaamse zelfbestuur de balans centrale staat-deelstaat «positief, ja schitterend zelfs» noemde.

**De Voorzitter.** — Mijnheer Luyten, mag ik u verzoeken te besluiten.

**De heer Luyten.** — Ik heb nog één bladzijde, mijnheer de Voorzitter.

Het was in Vlaanderen dit jaar ook het Jozef Simonsjaar. In zijn werk, *Eer Vlaanderen vergaat*, schrijft hij het volgende: «De activisten hebben in ons volk gelegd de gist van de autonomiegedachte. Die zal men nooit meer kapot krijgen.» Het is jammer dat het zo traag is geëvolueerd en dat Herman Vos, Craeybeckx en andere activisten niet zwaarder hebben gewogen op hun partij om een federalistische repliek te kunnen geven aan Jules Destrée en anderen.

Ik weeg het éne af tegen het andere. Ik zeg ja tegen het zelfbestuur zonder daarbij de fouten uit het oog te verliezen. Ik ben achterdochtig tegenover diegenen die ons aanvallen maar die zich niet bekommeren om zelfbestuur. Zij zijn zeer talrijk. Ik waarschuw ook voor een valse pacificatie. Ik heb hier veel Waalse vrienden, en wil hen daarom graag aanhalen wat mij trof in een interview met José Fralon, *Le Monde*-correspondent in Brussel in *La Libre Belgique* van 21 juli onder de titel «Des regards venus d'ailleurs.» «Pour José-Alain Fralon, les Belges valent mieux que leurs politiciens.» Ik slik even, maar in dat artikel zegt hij dan verder «...J'aime aussi les bistrots d'Anvers, la ville au monde où l'on parle le plus de langues...» Op de vraag of hij taalproblemen heeft gehad in Vlaanderen, antwoordde hij «...Le protectionisme linguistique ne joue pas en Flandre à l'égard des Français...»

Over de uitspraken van deze journalist van *Le Monde* zouden de Walen eens moeten nadenken.

Wij zijn een volk dat leeft met de deuren en vensters open, maar alleen op voorwaarde dat men ons respecteert. Sommige heren hebben dat in het verleden nooit gedaan. Ik heb in dat verband de boerenfilosofie leren kennen van mijn Baskische vrienden. Zij redeneren als volgt: «als een vreemdeling bij u aankomt, de eerste dag geef dan een feest om hem te verwelkomen; de tweede dag mag hij uitrusten van de reis; de derde dag geeft men hem de nodige werkinstrumenten om mee op het veld te werken, en te worden zoals één van ons, zoniet is hij een profiteur.»

De villabewoners op de taalgrens en rond Brussel hebben die filosofie nooit toegepast. Het was over hun imperialisme dat vader Bergmann al heeft geschreven in zijn *Gedenkschriften* en dat is ook de reden van onze achterdocht. De francofonen moeten dat ook begrijpen, en het is tegelijkertijd een verwittiging.

Indien wij opnieuw constateren dat het om een valse pacificatie gaat, dan is wat mij betreft de strijd niet volstreken. Ik ben naar het woord van August Vermeylen een Vlaming die de weg opgaat van Vlaanderen naar Europa, maar met een eigen Vlaamse Staat en een Waalse Staat die met Nederland onze meest nabije buur zal zijn, en waarmee wij een stuk gemeenschappelijk verleden hebben.

In dit verband citeer ik de heer Frans Van der Elst, nu Belgisch minister van Staat, bij het taalgrensdebat in 1962: «Indien de Walen eerlijk en oprecht willen zijn, dan kunnen Vlamingen en Walen zich akkoord stellen. Met de vertegenwoordigers van de Brusselse mentaliteit, met de Brusselse imperialisten is geen akkoord mogelijk.»

Met de Waalse woordvoerders van het Centrum-Harmel zeggen wij dat het een nationale en sociale plicht is van de taalminderheid zich aan te passen. Nergens ter wereld bestaat wat men ons, Vlamingen, wil opdringen. Nergens! Onze Waalse landgenoten zijn de eersten om zich met de grootste krachtdadigheid te verzetten tegen iedere faciliteit voor de duizenden, de tienduizenden Vlaamse arbeiders in Wallonië, tegen iedere vorm van tweetaligheid, zelfs tegen het verplicht onderwijs van het Nederlands als tweede taal in hun scholen.»

Ik herhaal wat ik gisteren reeds zei aan de heer Lallemand: er bestaan geen faciliteiten voor de Vlamingen in Frans-Vlaanderen, voor Bretoenen in Bretagne, voor Basken in Frans-Baskenland, voor Catalanen in Frans-Catalonië. De Fransen waren Jakobijn-centralistisch waar ze baas waren.

In verband met de stemming zal ik mijn houding bepalen mede aan de hand van wat de ministers hier zullen antwoorden. Ik zal handelen in de geest van wat Frans Van der Elst indertijd verklaarde: «Deze strijd gaat verder tot wij een natie geworden zijn. Het is een goede strijd die wij een leven lang hebben gestreden.» Het is niet mijn bedoeling onze opgang tot natie in deze fase stop te zetten, hoewel ik soms ontmoedigd ben en aanvallen moet incasseren vanuit onverwachte hoeken. Indien sommige eendagsridders van de Vlaamse beweging morgen om redenen van opportuniteit de strijd willen stopzetten, dan zullen wij verder gaan tot wij, zoals de oude Mozes, het beloofde land zullen hebben gezien. Dit beloofde land is een zelfstandig Vlaanderen dat bevriend kan zijn met een zelfstandig Wallonië. (*Applaus.*)

**De Voorzitter.** — Het woord is aan mevrouw Aelvoet.

**Mevrouw Aelvoet.** — Mijnheer de Voorzitter, na een show als deze van de heer Luyten is het altijd moeilijk om er animo op een ander vlak in te brengen. Mijnheer Luyten, ik luister altijd graag naar u. Het is zeer ontspannend, zelfs als men het niet met u eens is. U zorgt geregeld voor de vrolijke noot, het oude verhaal, de boeken van de bibliotheek. Ik vind dit een nuttige functie in het Parlement.

**De heer Luyten.** — Ik spreek ook over de 21e eeuw, mevrouw.

Mevrouw Aelvoet. — Ik heb u vaker over de 19e eeuw horen spreken. Vooral in het verleden is u zeer goed thuis.

De heer Luyten. — Van der Elst is nog geen 150 jaar oud!

Mevrouw Aelvoet. — Akkoord, maar u hebt vele andere auteurs geciteerd.

Als volgens u mevrouw Neyts beter thuishoort in een carnavalstoet dan in een processie van Vlaamse maagdekens, moet ik toch zeggen dat u op een Vlaamse kermis helemaal niet zou misstaan. (*Gelach.*)

De heer Luyten. — Op een kermis staan er vele kramen...

Er zijn van die zure gezichten die anders gaan leven maar die kan ik niet goed op een kermis thuisbrengen. (*Gelach.*)

Mevrouw Aelvoet. — Elk vogeltje zingt zoals het gebekt is, mijnheer Luyten. Als ik u hoor, denk ik vaak: «Luyten, ga buiten fluiten». (*Gelach.*)

De heer Luyten. — Waarom treedt u niet in de voetsporen van uw vader, die een Vlaams nationalist was?

Mevrouw Aelvoet. — Mijn vader was geen Vlaams nationalist. Ik ken hem beter dan u.

De heer Luyten. — Hij was toch praeses in Leuven van het KVHV.

Mevrouw Aelvoet. — Mijnheer de Voorzitter, ik zou het willen hebben over het ontwerp van wet dat op de agenda staat en waarover wij nu worden geacht te beraadslagen.

De heer Luyten. — Wanneer u persoonlijk wordt, mevrouw, reageer ik ook persoonlijk.

Mevrouw Aelvoet. — Vele sprekers vóór mij hebben al gezegd dat het aangekondigde doel van de regering met dit ontwerp, namelijk de pacificatie bevorderen tussen de grote gemeenschappen die leven in de gemeenten met een bijzonder taalstatuut, goed en lovenswaardig is, maar dat wij ons vooral moeten afvragen of de wettelijke instrumenten die hiervoor worden aangereikt in het kader van dit ontwerp, naar de beoogde pacificatie zullen leiden.

Zoals Paul Lannoye en Ludo Dierickx namens onze fractie hebben gezegd, zijn wij van mening dat de nieuwe mechanismen die nu in het leven worden geroepen, de gewenste pacificatie hoogst waarschijnlijk niet zullen tot stand brengen, maar integendeel in de betrokken gemeenten verwarring en in vele gevallen zelfs een verlamming van het bestuur veroorzaken. De debatten in de commissie hebben ons gesterkt in deze overtuiging. Daarom durven wij vandaag zelfs te voorspellen dat wij in 1989 met heel veel rare toestanden zullen worden geconfronteerd in de gemeenten waarvoor zo nodig met de middelen die dit ontwerp aanbiedt, de pacificatie moest worden bereikt.

De politici weten dat men deze pacificatie maar kan bereiken indien men klare spelregels heeft in een duidelijk kader en vooral spelregels die belegen zijn en in het verleden hebben bewezen te kunnen instaan voor wat wordt nagestreefd. Wij vinden nu precies dat in dit ontwerp oude en fundamentele regels van de democratie, die in het verleden goed hebben gefunctioneerd, op de helling worden gezet zonder dat vooraf werd nagegaan of de nieuwe regels betere resultaten zullen hebben. Allereerst heb ik het over de zo goed belegen deugdelijke regel van de scheiding van de machten, die dit ontwerp op de helling zet. Voor de acht geviseerde gemeenten is dit de scheiding tussen de uitvoerende macht, zijnde het college van burgemeester en schepenen dat normaal wordt aangewezen door de gemeenteraad, en de wetgevende macht, zijnde de gemeenteraad, die wordt uitgeschakeld want het college zal voortaan rechtstreeks worden verkozen door de kiezers, proportioneel worden samengesteld, en beslissen bij consensus. Dit veronderstelt een bepaalde vorm van

unanimiteit, weliswaar met nuances zoals hier al werd aangetoond. Het mag echter in geen geval een dissensus zijn, zoals de heer Lallemand dit gisteren zo mooi formuleerde. Bij gebrek aan consensus wordt de zaak verwezen naar de gemeenteraad, die dan uitvoerende beslissingen moet nemen.

Dat betekent dat elke schepen permanent over de macht beschikt om alles te blokkeren en dat het college wordt hervormd tot een confrontatieplaats van mensen die ongetwijfeld de wil niet hebben om samen een beleid te kiezen. Zij hebben elkaar niet gekozen, maar zijn rechtstreeks verkozen. Kan een gemeente normaal werken met een college dat is hervormd tot een mini-raad en een gemeenteraad die is hervormd tot een maxi-college?

Een tweede zeer merkwaardige wijziging in de fundamentele democratische regels is het feit dat wij voor de eerste keer in acht gemeenten zullen werken met het systeem van de rechtstreeks verkozen raadsleden voor het OCMW. Agalev heeft een grote voorkeur voor rechtstreekse verkiezingen en voor zo weinig mogelijk getrapte verkiezingen. Wij zijn geïnteresseerd in referenda. Toch kan ik verklaren dat wij iets meer dan een jaar geleden op ons AGALEV-congres ter voorbereiding van de gemeenteraadsverkiezingen op het einde van dit jaar een ernstig debat hebben gehouden over de wenselijkheid om de OCMW-raadsleden rechtstreeks te laten verkiezen.

Wij hebben zoveel zinnige argumenten pro en contra gehoord, dat wij tot de vaststelling zijn gekomen om in deze materie niet te trancheren. Wij hebben het niet gewaagd ons nu al uit te spreken voor rechtstreekse verkiezing van OCMW-raadsleden, maar wensen dat eerst verder te bekijken. Ik stel vast dat men voor acht gemeenten zo een sprong waagt, zonder dat dit op zijn inherente en innerlijke waarde werd bestudeerd. Dat is inderdaad sterk.

Ik heb de commissiewerkzaamheden gevolgd. Er werden geen inhoudelijke argumenten aangebracht om over te gaan tot de rechtstreekse verkiezing van OCMW-raadsleden. Als dat zo waardevol is, moet men het principe veralgemenen en niet beperken tot die acht gemeenten.

Wij zijn niet *a priori* tegen, maar wij willen daar alleen maar op ingaan als is aangetoond dat daardoor de democratie een dienst wordt bewezen. Dat is hier echter hoegenaamd niet het geval.

Een derde element dat zeer belangrijk is voor de pacificatie is het feit dat bij geschillen en wrijvingsmomenten rechtscolleges snel uitspraak moeten doen. Ook hierover zijn wij in de commissie op onze honger gebleven. Voor het college van gouverneurs wordt in de wet geen termijn vastgelegd. Er wordt wel gesproken over termijnen van orde in de memorie van toelichting. In de toelichting wordt eraan toegevoegd dat er indien nodig kan worden overwogen om terwijnen van orde in te schrijven in het koninklijk besluit wat in de commissie onder andere door Vice-Eerste minister Dehaene werd bevestigd.

Op de vraag van verschillende leden van de meerderheid — onder meer van de heer De Bondt — is uiteraard afwijzend gereageerd. Op de expliciete vraag of de termijnen van orde zullen worden opgenomen in het koninklijk besluit dat voor de werking van het college van gouverneurs zal worden opgesteld, werd echter geen duidelijk antwoord gegeven. De minister werd herhaaldelijk verzocht te bevestigen dat de termijnen van orde effectief dienden opgenomen te worden, maar hij is daar niet op ingegaan.

Welnu, de snelheid bij het oplossen van conflicten is zeer belangrijk voor het bereiken van de pacificatie.

Ter zake heeft mij gisteren de uitspraak van de heer Suykerbuyk getroffen, namelijk dat de arresten van de Raad van State zo lang op zich laten wachten, dat men in een situatie van onbestuurbaarheid terechtkomt. Hij gaf hiermee een duidelijke hint voor de toekomst. Eventuele uitspraken of adviezen van, bijvoorbeeld, het college van gouverneurs moeten vlug tot stand komen.

Nog een andere opmerking van de heer Suykerbuyk heeft mij gisteren getroffen, toen hij zegde dat in het verleden jammer

genoeg de politieke voorwaarden niet aanwezig waren om de arresten van de Raad van State te doen naleven.

Nog niet zolang geleden verklaarden vertegenwoordigers van de CVP, de SP en de Volksunie met veel brio op de televisie, de radio en in de pers dat de arresten van de Raad van State onverkort moesten worden uitgevoerd. Dit *adagio* kwam telkens weer. Nu echter worden niet alleen de arresten van de Raad van State niet onverkort uitgevoerd, maar door het ontwerp wordt de mogelijkheid tot optreden van de Raad van State zelf gekortwiek. De Groenen hebben steeds gezegd dat ofwel de wetten moeten worden toegepast, ofwel moeten worden gewijzigd. Dat was onzes inziens de keuze.

**De heer Suykerbuyk.** — Mevrouw Aelvoet, ik heb dat standpunt inderdaad verdedigd. Ik heb betreurd dat de arresten van de Raad van State niet onverkort werden uitgevoerd. Ik heb echter niet alleen gepleit voor de oplossing van het probleem via het uitvoeren van de arresten van de Raad van State, maar ook via de uitoefening van de voogdij door het Vlaamse Gewest. Dit is een zeer belangrijk element en ik verheug mij erover dat het in dit ontwerp is opgenomen.

**Mevrouw Aelvoet.** — U heeft dat inderdaad gezegd, mijnheer Suykerbuyk. Maar het is toch merkwaardig dat de Raad van State, waarvan de CVP zoveel verwachtte, nu gekortwiek wordt. Dit wordt niet ongedaan gemaakt door het element dat u nu aanhaalt. Uit mijn voorgaande beschouwingen blijkt dus dat de kansen op pacificatie met dit ontwerp kleiner zijn dan de meerderheid wil doen uitschijnen: degelijke democratische spelregels worden op de helling gezet en een snelle afhandeling van conflicten is niet gewaarborgd.

De twee andere collega's van de Groene fractie hebben onze kritieken op het ontwerp verwoord en daarom zal ik enkel nog ingaan op artikel 8 van het ontwerp. Dit artikel legt niet alleen beperkingen op aan gemeenten waar er problemen zijn, waar men problemen verwacht of waar men er gaat creëren met het ontwerp, maar legt ook een aantal nieuwe wettelijke bepalingen vast die beperkingen inhouden voor alle gemeenten van het land. Degenen die de werkzaamheden in de commissie hebben gevolgd, weten dat artikel 8 twee elementen bevat: enerzijds, de bepaling aangaande het niet-openbare karakter van de vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen en, anderzijds, de bepaling dat in de notulen van de beraadslaging van het college van burgemeester en schepenen alleen de beslissingen mogen worden opgenomen. Zowel uit de toelichting bij het ontwerp als uit de commissiebesprekingen blijkt bovendien dat het opnemen van de beslissingen in restrictieve zin geïnterpreteerd wordt.

Alle amendementen die ertoe strekten daaraan een beetje meer corpus te geven en bepaalden dat tenminste een aantal elementen van de beraadslaging zelf moeten worden opgenomen om de beslissingen in de notulen te kunnen situeren, zijn afgewezen. Sterker nog: de heer De Beul, een lid van de meerderheid, heeft tijdens de commissiebespreking verklaard dat het interessant zou zijn aan de tekst het woordje «moeten» toe te voegen. Hierdoor zou men de volgende zin krijgen: «Alleen de beslissingen moeten in de notulen worden opgenomen.» Dit geeft dan aan de colleges die meer dan enkel de beslissingen willen opnemen, de mogelijkheid dit inderdaad ook te doen. Welnu, er zijn geen geschreven amendementen in die zin ingediend. Dit betekent dat de meerderheid het over een dergelijk amendement niet eens was.

Ik vestig er de aandacht op dat er al jaren een brede stroming bestaat die het voor de openbaarheid van bestuur opneemt.

Eminente vertegenwoordigers van de meerderheid, zoals de heer Ansoms van de CVP, de heer Anciaux van de Volksunie en de heer Colla van de SP, hebben wetsvoorstellen ingediend om de openbaarheid van bestuur te bevorderen. Welnu, aan de openbaarheid van bestuur wordt afbreuk gedaan, indien men de beslissingen van het schepencollege op zo een minimalistische wijze in de notulen van de vergadering opneemt. Een beslissing kan immers maar worden begrepen als zij gemotiveerd is. Ik daag iedereen die als gewoon gemeenteraadslid, niet als schepenen,

ervaring heeft, uit om mij duidelijk te maken hoe een gemeenteraad op het schepencollege controle kan uitoefenen, indien hij enkel een summiere beslissing onder de neus geschoven krijgt, zonder dat men de motivering van deze beslissing kan achterhalen. Wij vinden dat er aan de notie van de openbaarheid van bestuur afbreuk wordt gedaan.

**De heer De Beul.** — U moet goed oppassen. Men zou uw woorden een verkeerde draagwijdte kunnen geven. Een beslissing van een college kan perfect een besluit zijn met consideransen gelet op het feit dat de verantwoording van het besluit ook een beslissing is. Wanneer men naar een hogere overheid een uittreksel uit de notulen stuurt, dan bevat dit normaal de beide elementen. Wanneer bijvoorbeeld een bouwvergunning wordt gegeven aan een zekere heer X dan is dat een beslissing met redenen omkleed. Men moet dus niet zeggen dat de opdracht die de gemeenten nu hebben gekregen om alleen de beslissingen te noteren in die zin is gewijzigd. De enige wijziging is dat men niet meer mag of verplicht is ...

**Mevrouw Aelvoet.** — Niet meer mag. Van nu af mag het niet meer.

**De heer De Beul.** — De minister heeft geantwoord dat men mag noteren wat men wil, maar dat men de beslissingen apart moet houden. Men kan de beraadslaging zelf blijven noteren. Alleen moet die beraadslaging niet door de burgemeester en de gemeentesecretaris worden ondertekend. De beraadslaging is uiteraard geen beslissing. Het besluit met zijn verantwoording en argumentatie kan men verder noteren en het geheel beschouwen als een beslissing. Dat is de normale gang van zaken. Wat hier gebeurt is in feite enerzijds, het gevolg van de rechtspraak van de Raad van State en anderzijds, het gevolg van het gewoonterecht, namelijk dat de vergadering van het schepencollege een besloten vergadering is.

**Mevrouw Aelvoet.** — Mijnheer De Beul, ik herinner mij dat u het interessant zou hebben gevonden wanneer er het woord «moeten» zou worden aan toegevoegd. Dat zou duidelijker zijn geweest. Wij weten allen dat het tenslotte alleen maar de tekst is die telt. Het is hier ten overvloede door verscheidene juristen met meer ervaring dan ik, ik ben trouwens geen jurist, gezegd dat na verloop van tijd, zelfs na geen al te lange tijd, alleen de wettekst overblijft. Het hele gedoe — het spijt me dit zo te moeten uitdrukken — en de bespreking in de commissie boeten zeer vlug aan waarde in om een wet te interpreteren.

**De heer Dierickx.** — Mijnheer De Beul, deze wet is een voorwendsel voor alle gemeentesecretarissen en voor alle schepencolleges om zo weinig mogelijk te moeten meedelen. Zij gaat in tegen alle voorstellen die ertoe strekken de openbaarheid van bestuur te vergroten. De wet is een voorwendsel voor al degenen die heel veel willen geheimhouden. (*Samenspraak tussen verschillende leden.*)

**Mevrouw Aelvoet.** — De wet die wij momenteel bespreken beknot deze ontwikkelingsmogelijkheden. Zij bevriest ze op een niveau dat duidelijk lager ligt dan een belangrijke stroming in de samenleving wenst. Dat durf ik hier zonder meer beweren. Dit afbraakwerk wordt gepresteerd om een mogelijk taalprobleem van bepaalde personen af te schermen. Men mag hier nog duizend maal zeggen dat dit niets te maken heeft met de taalwet. Wij zijn ervan overtuigd dat het er alles mee te maken heeft, alleen gaat het via een omweg.

Op politiek vlak wil ik nog het volgende opmerken. Al degenen die denken in de richting van inspraak, openbaarheid van bestuur, van het meer betrekken van de bevolking bij het politieke leven, ervaren dit alles als een negatief element en niet als een aanmoediging.

In verband met de openbaarheid van vergadering volgt men een zeer «specieuze» redenering. Men zegt dat de vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen niet openbaar zijn. Dat blijkt trouwens uit de jurisprudentie. Men haalt daaromtrent een aantal arresten aan van de Raad van State. Daarom



gaat men dat element in de wet opnemen. Ik trek niet in twijfel dat er tot nu toe een aantal arresten zijn van de Raad van State die zeggen dat die vergaderingen niet openbaar zijn.

Ter attentie van de heer Collignon wil ik zeggen dat wij nooit hebben gepleit voor het openbaar maken van alle vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen. Wij hebben wel gezegd dat het interessant kan zijn nu en dan, omtrent een bepaald onderwerp, de vergadering openbaar te maken. Men moet onze woorden niet verdraaien, en vooropstellen dat wij de vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen altijd openbaar willen. Dat zou niet de beste oplossing zijn omdat in die vergaderingen vaak over personen wordt gesproken. Wij wensen dat die mogelijkheid open blijft, maar met de voorgestelde tekst is dit helaas niet mogelijk. Dat betreuren wij.

In verband met de niet-openbaarheid van de vergaderingen wil ik toch even beklamentonen dat de huidige situatie iets complexer is dan wordt voorgesteld, alsof er op die niet-openbaarheid geen enkele uitzondering zou bestaan. Ik heb daarover een aantal documenten geraadpleegd, onder andere de permanente commentaar bij het gemeenterecht, die in België als zeer degelijk wordt beschouwd. Daarin vernemen wij dat er wel degelijk uitzonderingen bestaan op de niet-openbaarheid van vergaderingen van colleges van burgemeester en schepenen. De vergadering is bijvoorbeeld openbaar wanneer het college uitspraak doet als administratief rechtcollege. Bijvoorbeeld inzake kiesbezwaren is het krachtens artikel 97 van de Grondwet gehouden openbaar te vergaderen. Artikel 25 van het Kieswetboek zegt in dat verband het volgende: « Het college van burgemeester en schepenen doet over elk bezwaar uitspraak binnen een termijn van twintig dagen te rekenen vanaf het indienen van het verzoekschrift of vanaf de datum van het proces-verbaal, bedoeld in artikel 21. » En in de paragraaf over de openbaarheid van vergadering van het college van burgemeester en schepenen lees ik: « Het doet uitspraak in openbare vergadering op verslag van een lid van het college en na partijen, hun advocaten of gemachtigden te hebben gehoord, indien zij verschijnen. » Artikel 8 van het huidig ontwerp is strijdig met artikel 25 van het Kieswetboek, want artikel 8 bepaalt: « In artikel 89 van de gemeentewet, gewijzigd bij de wetten van 20 februari 1925 en 27 mei 1975, wordt tussen het eerste en het tweede lid een lid ingevoegd, luidende als volgt: « de vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen zijn niet openbaar... ».

**De heer De Beul.** — De uitzondering bevestigt de regel. Ik kan u twee andere voorbeelden geven waar de openbaarheid vereist is. Bij de openbare bestedingen moeten de omslagen in het openbaar in het schepencollege worden geopend. Er is ook het voorbeeld van de tuchtprocedure, waar een advocaat ter verdediging van een persoon op het schepencollege kan komen. Dat zijn de klassieke uitzonderingen die door de rechtspraak worden erkend.

**Mevrouw Aelvoet.** — Dat zijn wettelijk bepaalde uitzonderingen. Als men een wettekst maakt moet men daarin ook schrijven: behoudens de wettelijk bepaalde uitzonderingen, zoniet ontstaan er tegenstrijdigheden. De memorie van toelichting vermeldt trouwens alleen het voorbeeld van de aanbestedingen en niet dat van het Kieswetboek. Mijnheer de Vice-Eerste minister, in het verslag citeert u het administratief lexicon: « De vergaderingen van het college van burgemeester en schepenen zijn niet openbaar. Het beginsel van de openbaarheid is niet van toepassing op uitvoerende organen zoals de bestendige deputatie en het schepencollege... Het besloten karakter van de vergaderingen van het college betekent niet enkel dat « geen publiek » mag aanwezig zijn... ». De uitzonderingen vergeet u als bij toeval te vermelden. U hebt bewust de passage over de openbare vergadering van het college van burgemeester en schepenen overgeslagen. Dat vind ik niet correct.

**De heer Suykerbuyk.** — Dat is toch wat ver gezocht.

**Mevrouw Aelvoet.** — Dat is niet ver gezocht. Als men de pretentie heeft juridisch goede teksten voor te leggen, dan moeten die ook af zijn en dat is nu zeker niet het geval.

**De Voorzitter.** — Mag ik u vragen te besluiten, mevrouw Aelvoet.

**Mevrouw Aelvoet.** — Ik besluit inderdaad, mijnheer de Voorzitter, ik ben net klaar. Het is niet mijn gewoonte mijn spreektijd te overschrijden.

Zoals ik reeds heb gezegd, zijn wij van oordeel dat de tekst van dit ontwerp niet is afgewerkt.

Bij de aanvang van de behandeling van dit ontwerp hebben wij aangekondigd dat wij geen amendementen zouden indienen omdat wij menen dat dit ontwerp niet voor amendering vatbaar is aangezien het fundamenteel de verkeerde richting uitgaat. Het enige wat wij eventueel nog zouden kunnen overwegen is een amendement in te dienen bij artikel 8 om de kwalijke gevolgen inzake openbaarheid van bestuur weg te werken. (Applaus.)

**M. le Président.** — La parole est à M. Decléty.

**M. Decléty.** — Monsieur le Président, lors de la discussion, en commission, un propos m'avait particulièrement frappé, celui de M. De Bondt qui, d'ailleurs, l'utilisait à d'autres fins, mais qui signalait que très souvent la politique divergeait considérablement du rationnel. Mais il s'empressait d'ajouter que ce serait tout de même beaucoup mieux s'il y avait de temps en temps des explications rationnelles au choix d'une politique.

Cette réflexion s'appliquait et s'applique tout à fait au cas de Comines-Warneton.

Monsieur le Vice-Premier ministre, je reste partisan des adaptations simples. Pour moi, quand il n'y a pas de problème, il n'y a évidemment pas de mesure à prendre. Dans certains cas, le mieux peut être gravement l'ennemi du bien.

Le Conseil d'Etat, chambre flamande, ne dit pas autre chose lorsqu'il annonce d'entrée de jeu: « *Alleen uitzonderlijke toestanden kunnen uitzonderlijke maatregelen rechtvaardigen.* »

Comines-Warneton comprend cinq communes fusionnées, 18 500 habitants et constitue avec Ath et Tournai l'un des trois arrondissements électoraux du Hainaut occidental.

Essentiellement orientée vers la rubanerie, le textile, cette région a parfaitement réussi sa reconversion économique. Comines-Warneton est essentiellement tournée, surtout au point de vue économique et social, vers la France: 96 p.c. de ses habitants sont francophones, et comprennent 95 p.c. de Français, 4 p.c. seulement de néerlandophones, dont 1,3 p.c. fait usage des facilités instaurées par les lois de 1963.

Cette commune est, depuis des dizaines d'années, une perpétuelle monnaie d'échange. M. Luyten a évoqué tout à l'heure le problème de l'affreux troc d'une école contre une route. Je ne peux pas m'empêcher de rappeler le problème de la route, abusivement ou erronément appelée Pecq-Armentières et qui, en fait, relie Comines à son chef-lieu judiciaire, Tournai, et à son chef-lieu administratif, Mons.

Cette route n'existe toujours pas en dépit d'une multitude d'accords qui ont été passés. Rien dans le programme gouvernemental ne me donne l'assurance qu'elle pourrait exister un jour. Cependant, cette route est réalisée à 80 p.c. Seuls 6 ou 7 kilomètres sont « interdits de séjour », si je puis me permettre cette expression, en territoire flamand.

A la suite d'une absurde, d'une abominable histoire belge, par mesure de rétorsion bien évidente et tout à fait défendable, l'Exécutif wallon, sous la pression de la ville de Mouscron, a fait en sorte que 3 kilomètres seulement de l'A17 reliant Ostende, Bruges, Courtrai, Tournai et Mons, sur quelque 150 kilomètres, ne sont et ne seront pas faits, au droit de la commune de Mouscron. Il en résulte que l'ensemble n'est guère opérationnel.

Il résulte de ces intolérances et de ces marchandages successifs, que deux infrastructures, presque terminées sont hors service dans leur intégralité en tout cas.

Dans le présent projet de loi, on reprend le même scénario mais, cette fois, il s'agit d'un autre troc, d'une autre maquignonnage, d'un autre donnant-donnant: c'est Fourons contre Comines-Warneton. Bien que ce marchandage ait été énoncé par la

presse, monsieur le Vice-Premier ministre, personne à Comines ne s'en est réjoui, pas même les 4 p.c. de néerlandophones ni même le faible pourcentage des personnes qui usent, à l'heure actuelle, des facilités. Lorsque vous parlez de pacification, je ne comprends plus.

Je comprends d'autant moins, que tous les habitants de Comines-Warneton ont toujours travaillé en front commun; ils le font encore et dans la paix. Je me demande si, au contraire, les mesures que vous leur proposez ne constituent pas une source de conflit. Q'est-ce donc, à cet endroit paisible, que la désignation des échevins à la proportionnelle en élection directe; ce droit de veto introduit brutalement dans une commune qui fonctionne bien, ce non-respect du jeu normal du pouvoir et de l'opposition, cette tutelle à dix gouverneurs, ce droit de vote à l'extérieur de l'arrondissement? Où se trouve — la réponse ne m'a jamais été donnée — l'élément de pacification souhaité?

Monsieur le Vice-Premier ministre, j'espérais que l'on m'explique et que l'on réponde à un certain nombre d'arguments que, par un souci d'objectivité, je n'aurais pas trouvés moi-même mais que j'aurais puisés dans les arguments du Conseil d'Etat, autorité s'il en est, même lorsqu'il s'exprime en deux fractions différentes.

C'est à tort que l'on a prétendu que l'avis de la chambre francophone, en tout cas en cette matière, divergeait de l'avis de la chambre néerlandophone. L'avis francophone est beaucoup plus laconique que l'avis néerlandophone et s'exprime de la manière suivante: « Concernant les règles applicables aux seules communes de Comines-Warneton et de Fourons, l'exposé des motifs ne révèle pas l'existence de circonstances particulières à ces deux communes qui fourniraient une justification objective à l'application de règles distinctes. »

Dès lors que le Conseil d'Etat, section francophone, estimait que l'exposé des motifs était insuffisant, j'ai donc cru, monsieur le Vice-Premier ministre, que je trouverais de meilleurs arguments dans l'ensemble du rapport de commission et plus particulièrement dans l'exposé du Premier ministre. Or, qu'ai-je uniquement trouvé? L'impression d'un homme acculé qui donne la seule explication suivante: « Le régime particulier prévu par le projet découle d'un certain nombre de situations parallèles. » Mais, grand Dieu, quelles situations parallèles? Le même Premier ministre s'est exprimé à la RTBF, il y a environ quinze jours, et s'est référé, sans les énumérer, à l'une ou l'autre similitude. Je me pose la question de savoir lesquelles.

Naïvement, sans doute, j'ai cru trouver des arguments dans le rapport de la suite de la discussion en commission. Il n'en a hélas rien été. A la page 99 du rapport, « à la question de savoir pourquoi la liaison » — de Comines avec Fourons — « est si nécessaire, le ministre a répondu que la lecture du rapport le montrera ». J'ai lu ce rapport, mais je n'ai rien trouvé.

A la page 82, vous-même, monsieur Dehaene, acculé à nouveau, me répondiez que le parallélisme entre Fourons et Comines trouvait son origine dans le passé. Dans le passé, monsieur le Vice-Premier ministre? Je croyais que la politique gérait le présent ou l'avenir. M. Luyten a d'ailleurs également fait allusion au passé tout à l'heure.

Bien entendu, à la page 77 du rapport, acculé à nouveau et cette fois réellement, vous invoquez simplement le respect d'un pacte politique. Il est plus sincère et plus loyal d'appeler cela un troc, un échange ou un maquignonnage Fourons-Comines. Personnellement, monsieur le Vice-Premier ministre, je pense aux hommes et aux femmes qui subiront les conséquences de ce pacte. Il faut tenir compte des faits et de la population, seuls éléments qui, à la limite, pourraient justifier un parallélisme, qui n'existe d'ailleurs pas et que, nulle part, vous ne prouvez. C'est cela qui aurait dû guider — et je me réfère à la page 146 du rapport — « le législateur établissant souverainement le parallélisme ou une situation analogue justifiant le même traitement ». C'est cela aussi qu'il faudrait répondre à ce commissaire, volant au secours d'un gouvernement étrangement muet sur ce point en commission, à ce commissaire qui a vainement tenté

d'explicitier l'une ou l'autre fallacieuse similitude entre Comines et Fourons — voir page 147 du rapport — que les faits et les populations ne corroborent nullement.

Du reste, si j'ai tiré mes arguments — dans l'état actuel des choses et au stade de cet exposé — de l'avis de la partie francophone du Conseil d'Etat, je n'ose rappeler à quel point l'avis néerlandophone — et Dieu sait s'il est forcément tout à fait objectif dans ce cas-ci — est plus cruel encore. Permettez-moi de vous le rappeler en vous lisant quelques passages du rapport.

« A Comines, de l'autre côté de la frontière linguistique, la commune n'est pas administrée dans une langue autre que celle prescrite par la législation linguistique. Il n'existe dès lors, dans cette commune, aucun conflit concernant le respect de la législation linguistique, que ce soit avec le gouverneur, avec la députation permanente de la province de Hainaut ou avec le gouvernement. »

« La situation exceptionnelle qui existe à Fourons — et qui peut y justifier des mesures exceptionnelles — n'existe manifestement pas à Comines. »

La condition indispensable pour appliquer également à Comines les mesures exceptionnelles que l'on veut prendre pour résoudre les problèmes fouronnais, n'est pas réalisée. Il n'existe, dès lors, aucun motif pour régler l'administration de Comines d'une manière autre que celle qui est actuellement prévue. »

« Le parallélisme qui se produisait lors de la fixation de la frontière linguistique par la loi de 1962 ne fournit aucun fondement de fait pour établir, à présent, un parallélisme en ce qui concerne des règles exorbitantes en matière d'organisation de l'administration communale et d'organisation de la tutelle administrative de cette administration. Comines n'est pas le reflet de Fourons. A l'heure actuelle, le parallélisme est fictif. »

« L'application à Comines du régime exorbitant prévu pour Fourons constitue, dès lors, une violation du droit des habitants de Comines de ne pas être administrés selon des règles différentes de celles qui sont d'application générale. Imposer ce régime exorbitant sans que soit démontrable l'existence de difficultés administratives du genre de celles qui se présentent à Fourons, c'est violer le principe d'égalité, appliqué aux droits politiques des habitants de Comines, plus particulièrement au droit de ces habitants de ne pas se voir coller une administration communale organisée de manière déviante. »

« La réciprocité fictive établie entre Fourons et Comines est manifestement destinée à rendre acceptable le caractère exceptionnel des réglementations envisagées pour Fourons, en mettant en scène un faux frère jumeau et en « banalisant » ainsi, en apparence, ces réglementations. »

Mes arguments, monsieur le Vice-Premier ministre, ne sont pas ceux d'une polémique. Ils sont utilisés par des hommes aussi éminents que ceux formant le Conseil d'Etat.

Pour toutes ces raisons, je ne pourrai en rien me rallier à votre présent projet. Pour toutes ces raisons également, un ensemble d'amendements a été déposé par moi-même et par mon groupe. Le but en est évidemment de faire « coller » un projet à la réalité et de placer Comines à l'abri de tels maquignonnages qui n'ont aucun support réel.

On peut se demander à quoi l'on a voulu finalement sacrifier. Car s'il ne s'agit pas d'un maquignonnage, cela devrait être autre chose. Je suppose alors que l'on ait pu agir par souci de défendre ou de protéger une quelconque minorité. Dans ce cas, pourquoi ne pas accepter ma proposition d'amendement, d'ailleurs proposée aussi par le sénateur Lenfant? A ce propos, je souhaite préciser, par souci de clarté que l'amendement de M. Lenfant n'a pas été retiré, contrairement à ce qui est indiqué dans le rapport.

S'il s'agit de protéger une minorité, pourquoi ne pas admettre la logique de cet amendement qui prévoit, puisqu'il faut obtenir

20 p.c. pour atteindre le seuil d'éligibilité d'un échevin à Comines, que si ce seuil n'est pas atteint, la présente loi n'aurait pas à être appliquée dans le respect le plus normal et naturel de la *ratio legis*.

**M. Collignon.** — M. Lenfant a introduit deux amendements.

**M. Decléty.** — Je crois que le rapport présente une confusion. Votre rapport est parfait, sauf sur un détail sur lequel M. Lenfant a d'ailleurs choppé, si je puis me permettre cette expression.

**M. Collignon.** — Nous vérifierons ce point.

**M. Decléty.** — Cet amendement déposé par moi-même ainsi que par M. Lenfant est d'ailleurs encore un amendement du Front commun de la ville de Comines dont j'ai parlé fréquemment.

Monsieur le Vice-Premier ministre, jusqu'à présent, tant dans l'exposé des motifs que dans vos déclarations en commission, tant dans les discussions en commission qu'en cette enceinte, vous avez esquivé la réponse fondamentale à la question qui l'est tout autant: pourquoi mêler Comines à un problème qui ne le concerne pas? Pourquoi créer un problème là où il n'en existe pas? Pourquoi tenter de régler un problème ailleurs en en créant un autre? Y a-t-il une autre réponse que celle de la volonté ou de la tentative, à terme, d'hégémonie flamande? (*Applaudissements.*)

## PROPOSITION DE LOI — VOORSTEL VAN WET

### Dépôt — Indiening

**M. le Président.** — M. Petitjean a déposé une proposition de loi étendant l'octroi de la médaille commémorative des opérations humanitaires armées.

De heer Petitjean heeft ingediend een voorstel van wet tot toekenning van de herinneringsmedaille voor gewapende humanitaire operaties.

Cette proposition de loi sera traduite, imprimée et distribuée.

Dit voorstel van wet zal worden vertaald, gedrukt en rondgedeeld.

Il sera statué ultérieurement sur sa prise en considération.

Er zal later over de inoverwegingneming worden beslist.

Nous poursuivrons nos travaux ce soir à 19 heures 45.

Wij zetten onze werkzaamheden vanavond te 19 uur 45 voort.

La séance est levée.

De vergadering is gesloten.

(*La séance est levée à 18 h 45 m.*)

(*De vergadering wordt gesloten te 18 h 45 m.*)